

JOURNAL

indépendant | intrépide | sans compromis

FRANZ WEBER

juillet | août | septembre 2015 | No 113 | AZB/P.P. Journal 1820 Montreux 1



**Giessbach –
Beauté intemporelle**

31

**Vision NEMO –
Une chance pour Bâle**

8

**Eoliennes
Le revers de la médaille**

14

www.ffw.ch

www.facebook.com/FondationFranzWeber



En faveur des animaux et de la nature



Notre travail est au service de la collectivité

Les actions de la Fondation sont motivées par la conviction que les animaux dans leur ensemble en tant que partie intégrante de la création, ont droit à l'existence et à l'épanouissement dans un habitat convenable, et que l'animal individuel en tant qu'être sensible a une valeur et une dignité que l'homme n'a pas le droit de mépriser.

Aussi bien dans ses campagnes de protection et de sauvetage de paysages, que dans celles d'animaux persécutés et torturés, la Fondation s'efforce inlassablement d'éveiller en l'homme sa responsabilité vis-à-vis de la nature et d'obtenir pour les peuples d'animaux un statut juridique parmi les institutions humaines leur garantissant protection, droits et survie.

La FFW, reconnue d'utilité publique, est exonérée d'impôts. Pour pouvoir continuer à remplir ses grandes tâches au service de la nature et du monde animal, la Fondation devra toujours faire appel à la générosité du public. Politiquement indépendante, subventionnée ni par l'économie, ni par les pouvoirs publics, elle dépend entièrement des seuls dons, donations, legs, etc...



Quand tout semble vain, quand tous les espoirs s'en vont, quand on est saisi d'accablement face à la destruction de la nature et à la misère des animaux persécutés et torturés... on peut encore se tourner vers la Fondation Franz Weber .

Aidez-nous ! Chaque don, aussi modeste soit-il, est important et reçu avec gratitude.

Comptes:

SUISSE: Banque Landolt & Cie, ch de Roseneck 6, CH-1006 Lausanne, CCP 10-1260-7, compte Fondation Franz Weber, IBAN CH76 0876 8002 3045 00003 ou compte postal 18-6117-3 Fondation Franz Weber, 1820 Montreux 1 IBAN CH310900000180061173

FRANCE: Crédit Agricole Mutuel Alpes Provence, Avignon, Compte no 9483909 3 133, Code établissement 11306, Code Guichet 00084, Clé R.I.B 59, BIC AGRIFRPP813, IBAN FR76 1130 6000 8494 8390 9313 359

SVP, préférez le E-Banking

www.ffw.ch

Renseignements : FONDATION FRANZ WEBER

Case postale, 1820 Montreux, SUISSE. Tél. 021 964 24 24 ou 021 964 37 37, fax 021 964 78 46. ffw@ffw.ch – www.ffw.ch



Editorial

Philippe Roch

Chère lectrices, chers lecteurs,

Une transition énergétique contre la nature ?

Sortir du nucléaire est une nécessité, tant cette forme de production d'énergie est dangereuse pour de vastes territoires et leurs habitants sur de nombreuses générations. La transition énergétique du Conseil fédéral est une réponse audacieuse, bien qu'insuffisante, non seulement à la sortie du nucléaire, mais aussi pour une réduction des émissions de gaz carbonique et des pollutions tout au long de la chaîne de production, de transport et de consommation des hydrocarbures. La transition ne se fera pas sans une forte réduction de nos consommations d'énergie, relativement aisée dans le domaine du chauffage, par des mesures d'isolation des bâtiments, et plus difficile dans le domaine des transports, où il faudra adopter un changement de nos comportements. Il y a aussi une contradiction essentielle entre la transition énergétique et la volonté constante de tous les milieux politiques de promouvoir la croissance. Dans le domaine de l'électricité, il est difficile de prévoir une réduction de la consommation alors que l'on fait la promotion des pompes à chaleur, du pompage-turbinage et des véhicules électriques, en plus de l'augmentation constante des consommations électroniques et téléphoniques. C'est dans ce domaine que les autorités et l'administration fédérale ont commis une erreur fatale : elles favorisent depuis des années les productions d'électricité renouvelables les plus néfastes envers la nature : l'éolien géant et l'hydraulique, au détriment de l'énergie solaire. Les éoliennes sont des usines géantes, jusqu'à 200 mètres de haut, dont on favorise l'implantation en forêt et en pleine nature, au détriment de la faune (voir l'article de Candice Baan p. 14 et 15) et des plus beaux paysages du pays, et l'hydraulique supplémentaire menace les derniers cours d'eau sauvages et le régime naturel des eaux si important pour les poissons. La priorité pour la production d'électricité renouvelable doit être donnée à l'énergie solaire sur les habitations et les infrastructures existantes, c'est-à-dire sans prendre un seul mètre carré supplémentaire à la nature. Or c'est justement dans ce domaine que les administrations et les compagnies d'électricité ne cessent de créer des embûches pour contenir l'enthousiasme des citoyens à participer à la transition énergétique par des installations sur leurs toits. Il faut donc s'opposer aux projets qui nuisent à la nature et exiger un retournement des priorités énergétiques en faveur de mesures d'économies et de l'énergie solaire. Il est temps de comprendre qu'une transition énergétique contre la nature ne sera ni durable, ni écologique.

Philippe Roch

Membre du Conseil de la Fondation Franz Weber

Animaux

- Euthanasie** – Dilemme clair et ultime liberté >>4-7
- Vision NEMO** – Pourquoi un océanium à Bâle est un projet rétrograde >>8-9
- Aquariums** – Le cynique commerce des poissons coralliens >>10-13
- Corrida** – Toujours plus longue la liste des succès contre la corrida >>16-18
- Fini les animaux au cirque !** >>20-21
- Chevaux éboueurs** – Les miracles d'Equidad >>22-24
- Franz Weber Territory** – La fascination de l'„Outback“ australien >>26-27

Suisse

- Eoliennes** – Beaucoup de destruction pour peu d'énergie „propre“ >>14-15

Société

- Le végétarisme** – Une décision écologique et humaine >>28-29
- En mémoire de Karl Friedrich (Fritz) Kreis** >>30
- Grandhôtel Giessbach** – Le cadeau de Franz Weber >>31

Départ – « Le compagnon des jours heureux ». Avec ce dernier récit de Franz Weber, paru dans le no 112, nous sommes arrivés à la fin de notre rubrique « A Paris, il y a 50 ans - Retour en arrière sur les années parisiennes (1949-1974) du journaliste-reporter Franz Weber. » Mais il va sans dire que la vie et l'œuvre de Franz Weber continueront d'être présents, sous une autre forme passionnante, dans le Journal qui porte son nom.

En couverture : Giessbach, c'était depuis toujours pour Franz Weber l'incarnation de la Beauté et de la Patrie. Il le savait : si jamais un grave danger devait menacer Giessbach, d'une manière ou d'une autre, il volerait au secours de ce trésor sans égal de l'Oberland bernois. (Photo Andrea Padrutt)

Pour vos dons:

Banque Landolt & Cie, chemin de Roseneck 6, 1006 Lausanne
ou
Compte postal 18-6117-3 Fondation Franz Weber,
1820 Montreux 1, IBAN CH31 0900 0000 1800 6117 3

Impressum

Edition : Fondation Franz Weber

Rédaction en chef: Judith Weber

Rédaction: Judith Weber, Vera Weber, Alika Lindbergh, Hans Peter Roth, Silvio Baumgartner

Mise en page: Claudia Trinkler, Ringier Print Adligenswil AG

Impression: Ringier Print Adligenswil AG

Rédaction, Administration: Journal Franz Weber, case postale, CH-1820 Montreux (Suisse), tél 021 964 24 24 ou 964 37 37. Fax: 021 964 78 46. E-mail: ffw@ffw.ch – Site internet: <http://www.ffw.ch>

Abonnements: Journal Franz Weber, abonnements, case postale, 1820 Montreux, Tél. 021 964 24 24 ou 964 37 37

Tous droits réservés. Reproduction de textes, de photographies ou d'illustrations avec la permission de la rédaction seulement. Toute responsabilité pour des manuscrits, des livres ou autres documents (photos, etc) non commandés est déclinée. CCP: Si vous désirez soutenir le journal ou l'œuvre de Franz Weber par un don, veuillez l'adresser au CCP 18-6117-3, Fondation Franz Weber, 1820 Montreux.

Euthanasie

Quand l'ange de la mort devient l'ange de la miséricorde

■ Alika Lindbergh



Nous, amis des animaux, qui sommes profondément concernés par leur bien-être et qui ressentons le besoin de les secourir lorsqu'ils souffrent, nous, qui les défendons, et essayons de les aimer comme il faudrait toujours aimer – sans égoïsme – nous en voyons mourir beaucoup, hélas!, au cours de notre vie.

Lorsque je me retourne sur mon passé, je les revois tous, ces êtres attachants qui m'ont

donné leur cœur candide à la vie à la mort, et qui m'ont accordé sans jamais faillir une fidélité inconditionnelle et une gratitude sans ombre... Le seul mal qu'ils m'aient jamais fait, c'était de mourir un jour, me laissant en deuil de leur inestimable présence à mes côtés.

Le prix de notre contrat avec l'amour

Si dur que ce soit, c'est pourtant ainsi que, dès la petite

enfance bien souvent, nous découvrons que la mort de ceux que nous aimons et la douleur qu'elle nous cause, font partie du contrat que nous signons dans l'invisible avec l'amour: tôt ou tard, nous devons pleurer la mort d'un être cher, ou c'est lui qui pleurera la nôtre: telle est la loi naturelle. L'admettre et l'assumer devrait conditionner notre affectif, le rendre vigilant, et nous faire aimer

comme si l'heure qui suit était la dernière.

Lorsque nous avons compris cela, et si nous l'appliquons, nous évitons bien des négligences émotionnelles irréparables. Si nous aimons les animaux, nous voulons avant tout, bien sûr qu'ils soient heureux, et vivent en paix et – chaque fois que c'est nécessaire –, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour les aider et les soigner

lorsqu'ils souffrent : c'est l'a.b.c. de l'altruisme.

Hélas ! L'ultime conséquence de cette bienveillance, c'est qu'après un délicieux parcours d'amitié partagée, nous sommes parfois amenés à devoir décider de mettre fin à d'inutiles souffrances terminales : nous les faisons euthanasier. Nous leur donnons une mort douce, une fin sans souffrance, celle qui les délivre de la peur, de l'interminable calvaire et de leur désespoir de se sentir aussi misérable.

La mort miséricordieuse, quand nous décidons de la donner, est sans doute la preuve la plus courageuse de ce que notre tendresse a de désintéressé, car elle est auto-sacrificielle : nous prenons sur nous la souffrance de perdre un ami, pour lui donner enfin l'apaisement de ne plus souffrir.

Un dilemme clair

Qui de nous n'a été confronté à cela ? Qui de nous n'a dû décider d'euthanasier un pauvre animal qui fut pourtant la joie de sa vie ? Tous nous avons vécu – souvent à plusieurs reprises – cette déchirante épreuve dont nous restons bouleversés... mais le cœur en paix. Nous savons bien, au fond du plus sensible de nous-même, que notre décision était un geste d'amour, l'ultime cadeau, et le plus généreux que nous pouvions faire, à un être aimé dont l'absence nous paraît inimaginable. Si nous avons le poignant regret d'avoir perdu un lien unique, nous n'avons certainement pas de remord d'avoir mis fin à son supplice.

Que faire de mieux lorsqu'on voit un être innocent à bout de forces, quand on doit admettre que les interventions du meilleur des vétérinaires alliées à son propre courage

ont, en toute certitude, perdu la partie et ne servent plus qu'à prolonger une longue agonie sans espoir. Le dilemme est clair : le laisser souffrir encore et encore, trembler de peur (comme il arrive si souvent aux animaux malades qui craignent les poussées de la douleur) et ceci jusqu'à ce que le cœur lâche – ou libérer son âme d'une enveloppe corporelle devenue une tunique de Nessus, lui offrir la paix en ultime offrande et le laisser partir vers la lumière d'accueil de l'au-delà...

L'ange de la miséricorde

Bien sûr, il va de soi qu'il faut d'abord tout tenter pour sauver ceux que l'on aime – hommes ou animaux – et qu'il serait inacceptable, voire criminel, de transformer l'euthanasie miséricordieuse en solution de facilité. Il faut se battre avec d'autant plus de détermination qu'en fin de parcours, ceux qui nous aiment se remettent avec confiance entre nos mains décisionnaires ! La lutte pour survivre fait partie de nos plus purs instincts, autant que de la programmation de notre esprit. Elle assure dans la durée le miracle de toute la vie terrestre.

Donc, oui, cela va sans dire : acharnons-nous à guérir tant qu'il reste un espoir valable.

Mais en revanche, lorsque la défaite des thérapies est consommée, lorsque l'être aimé appelle la délivrance, lorsqu'il n'est plus qu'une torche vive de souffrances (physiques ou morales), la mort devient l'ange de miséricorde bienvenu, accueilli avec soulagement. Il est dans l'ordre de l'amour et du respect d'autrui de laisser partir celui qui le souhaite et même de l'y aider.

Dieu soit loué ! L'euthanasie des animaux qui souffrent trop emporte l'adhésion de la

majorité de leurs amis, qui, tous, la considèrent comme un acte de compassion.

« Quel dommage que je ne sois pas un vieux chien ! »

Hélas ! Tout se complique et devient sujet à controverses passionnées dès qu'il s'agit de l'homo sapiens : tout à coup, cette « mort douce » quand il s'agit d'animaux, devient un meurtre abject lorsqu'il s'agit d'humains. Injures, jugements cinglants, anathèmes et injures fusent de toutes parts, l'opposition se fait inflexible, on patauge dans le sordide comme on le voit dans certains procès publics...

Comment n'évoquerai-je pas ici la remarque que me fit au cours de sa lente et pénible descente aux enfers mon meilleur et plus ancien ami ? : « .. Comme je regrette de ne pas être un vieux chien ! Tu pourrais me faire euthanasier ! Au moins, sur ce point précis, les pauvres bêtes que les humains traitent si mal ont plus de chance que nous !... En tout cas, quand ils sont aimés ! »

Et, il y a quelques semaines, un autre de mes amis chers, conscient de sombrer inéluctablement dans une dégénérescence sénile marquée par des crises de démence et de



Un lien unique au monde

(photo zvg)

terreurs hallucinatoires, me confia dans un moment de lucidité: «... Ah! Si mon médecin était un vétérinaire! J'aurais le droit de partir dignement, comme j'ai vécu!»

Ce qu'on ne dit pas assez à propos d'une interminable agonie, c'est qu'elle ne supplicie pas seulement le corps mais qu'elle blesse et couvre de honte la conscience qui l'habite. Le malade éprouve fréquemment un sentiment de déchéance qui le fait se sentir misérable et qui ajoute à la souffrance physique une véritable torture morale. Et ceci ne concerne pas seulement l'espèce humaine, mais des créatures appartenant à bien d'autres espèces.

Perdre sa dignité

Une de mes chiennes bien-aimées, frappée d'incontinence dans ses dernières semaines de vie tentait désespérément de se contrôler, et n'y arrivait pas manifestait clairement une honte que ni ma tendresse ni mes paroles compréhensives n'arrivaient à empêcher.

Elle ne craignait pas les réprimandes (je ne la réprimandais jamais), donc, il s'agissait bel et bien d'une prise de conscience de sa soudaine déficience, de la diminution de ses facultés, de la honte de son misérable état. C'est-à-dire d'atteinte à sa dignité.

Bouleversante pour moi, sa gêne et son affreux accablement étaient en tout comparables à ce que m'ont confié à plusieurs reprises des vieillards en fin de parcours – condamnés, mais «prolongés» malgré eux par une médecine somatique qui trop souvent oublie de se soucier de l'esprit et de ses douleurs, parmi lesquelles les atteintes à la fierté tiennent une grande place. Peu de confidences amicales m'ont peinée autant que celles



Inséparables

(photo zvg)

de vieux amis, qui durant toute leur noble vie avaient été des personnes magnifiques et farouchement indépendantes, et qui se retrouvaient soudain totalement impuissants devant la débâcle de leurs facultés et les défaillances de leur cerveau. Humiliés, et révoltés de devoir survivre pour subir cette déchéance, ils appelaient la mort, ils la voulaient.

Une patte sur ma main

Lorsque, certaines de l'inutilité du cruel acharnement thérapeutique, la vétérinaire de ma chienne et moi nous sommes résignées à l'euthanasier, cela s'est décidé par téléphone, et, dans l'attente de la visite fatale, je me suis assise sur le sol, à côté de la pauvre malade dont le demi-sommeil était entrecoupé de petits gémissements discrets,

et me suis penché pour l'embrasser. Elle est alors sortie soudain de son affreuse prostration, comme si elle s'éveillait d'un long cauchemar. Elle a levé sur moi un regard plein d'une bouleversante tendresse et a posé sa patte, doucement, sur ma main: ELLE SAVAIT – et parce que nos âmes se parlaient sans mots depuis 14 ans, j'ai su qu'elle me disait «au revoir», qu'elle cherchait à me rassurer, à me consoler, comme elle l'avait fait si souvent au cours de notre vie commune. Il n'y avait, dans ces instants déchirants, que la grande douceur d'un amour partagé et d'une complicité que ne désavouait pas cette fin, au contraire: car chez elle, il n'y avait pas la moindre appréhension.

Quand la vétérinaire est arrivée, d'ailleurs, elle n'a manifesté aucune crainte: elle se

remettait entre nos mains comme elle ne l'avait jamais fait au cours de sa maladie. Elle était calme, bienveillante, docile, en confiance... elle savait. Car les animaux comprennent l'euthanasie miséricordieuse, et même la pratiquent quelquefois. Je l'ai moi-même observé sans erreur possible lorsque j'étudiais le comportement des singes hurleurs et des singes laineux. Ma chienne savait que nous l'aidions à partir, et que c'était là notre dernière caresse d'amies fidèles.

La souffrance ennoblit-elle ?

Le fait d'approuver l'euthanasie et de l'écrire noir sur blanc peut choquer un certain nombre de gens: ceux qui pensent que nous devons assumer un «karma», ceux qui préfèrent accorder le droit de

décision au destin qu'ils assimilent à une volonté divine, tout comme ceux à qui on a fait croire que la souffrance ennoblit... cette idée, en particulier, prouve avant tout que ses adeptes n'ont pas visité beaucoup d'hôpitaux ni eu le malheur de voir de leurs yeux les horreurs d'une guerre!

Certes, la souffrance est utile, comme tout ce qui est naturel: elle est l'indispensable signal d'alarme qui avertit d'un dysfonctionnement et nous incite à soigner notre corps. Elle peut, c'est vrai, nous faire réfléchir, et devenir un révélateur de ce qu'il y a en nous de positif et de plus élevé... mais elle peut aussi transformer en loque pitoyable un être qui fut courageux, et faire du plus solide, du plus rayonnant des humains un enfant terrifié, un dément incontrôlé, un désespéré hagard: les longs cris de terreur et de douleur que poussait sur son lit de mort un de mes plus courageux amis sont à jamais imprimés dans ma mémoire, tout comme les hurlements d'un jeune soldat à demi déchiqueté par des grenades au cours de la deuxième guerre mondiale...

Dans de telles circonstances, la réaction de l'entourage le plus aimant est de penser « Mon Dieu! Qu'il meure vite, vite! Je vous en prie, faites-le mourir... » Et cette prière-là est un cri d'amour pur.

J'ai l'honnêteté de dire que j'ai prié de cette manière à plusieurs reprises dans ma vie pour des hommes, et pour des animaux, que j'aimais de toute mon âme. Et je sais que nous sommes innombrables à réagir ainsi: non, la souffrance n'ennoblit pas! Elle est laide, affreuse, destructrice.

La vérité seule apporte des résultats valables

Etrangement, j'ai constaté que ma prise de position en faveur de l'euthanasie de dernier recours (médicalement et légalement encadrée, bien sûr!) trouve un écho favorable auprès de beaucoup de mes amis très âgés, pour qui, pourtant, elle touche à des problèmes qui sont pour eux d'une brûlante actualité: l'hécatombe de nos amis, à partir d'un certain âge, est telle qu'elle fait de nous des survivants en sursis, nous rappelant avec de plus en plus d'insistance que nous

sommes désormais au bout de notre vie terrestre.

Le problème du choix entre l'acharnement thérapeutique et une mort digne va sans doute se poser à certains d'entre nous dans un avenir plus ou moins proche, et il nous arrive d'en parler parfois lucidement – sans mièvrerie ni simagrées bien pensantes: être un survivant a tendance à rendre philosophe et à choisir de dire ce qu'on pense parce que la vérité seule apporte des résultats valables. Mes vieux amis me parlent de l'euthanasie, et c'est ce qui m'a permis de découvrir que ceux qu'elle concerne le plus sont favorables à la mort qui délivre bien plus qu'aux soins palliatifs qui ne soignent pas la fierté ou pire encore, un prolongement douloureux qui fait de l'agonie un Golgotha (j'en fais partie, faut-il le dire).

La toute dernière liberté de décision

Encore faudrait-il avoir vraiment le droit d'en décider! Encore faudrait-il que la loi nous y autorise, que nos proches ne nous en empêchent pas! De quoi se mêlent-ils? Car bien

qu'il s'agisse de l'affaire la plus légitimement personnelle, privée, intime qui soit, la société, pourrie de préjugés politiquement corrects et liberticide comme jamais (en dépit de ses fanfaronnades!) y fourre son nez autoritaire et l'entraîne dans l'inextricable fouillis d'idées toutes faites et de lois obscurantistes.

Car si quelques pays hautement civilisés et évolués (comme la Suisse ou la Belgique) permettent l'euthanasie médicalement encadrée, elle reste prohibée en France et dans bien d'autres pays démocratiques qui se gargarisent pourtant du mot liberté...

Sérieusement: est-il si difficile de mettre en place le contrôle légal évitant que des criminels puissent maquiller en geste de compassion un meurtre crapuleux? Dans les pays où l'euthanasie réglementée est ponctuellement accordée, y a-t-il plus de décès douteux qu'ailleurs? Absolument pas.

La légitimité de décider de sa propre mort n'a pas moins le droit d'être reconnue et admise que la légitimité de faire don de ses propres organes. ■



D'étranges liens entre l'homme et l'animal

(photo zvg)

Vision NEMO

L'océanium de Bâle, un pas de géant en arrière

«Les grands aquariums ont-ils encore un avenir ?» Tel-
le était la question fondamentale posée publiquement
par la Fondation Franz Weber à Bâle. Les intervenants
ont apporté une réponse claire et univoque. Ils l'ont
démonstré sans ambiguïté : les grands aquariums sont
aujourd'hui dans l'impasse.

■ Hans Peter Roth

Quatre invités de renom et Vera Weber, présidente de la Fondation Franz Weber (FFW), se sont tous exprimés sans ambages : si Bâle devait réellement décider de construire un océanium, cela serait un anachronisme et une grave erreur pour la ville à la frontière des trois pays. Les cinq intervenants de la réunion publique organisée par la FFW le 27 août à l'Unternehmen Mitte de Bâle n'ont laissé aucune place au doute. Les grands aquariums qui exposent dans des récipients de verre d'innombrables poissons coralliens sauvages capturés dans la nature et d'autres animaux marins, notamment des requins et des raies, sont un concept des deux siècles der-

niers désormais obsolète depuis longtemps. Le projet Vision NEMO de la FFW en revanche est un projet actuel – et surtout un projet qui respecte totalement les animaux et l'environnement. Porte virtuelle, multimédia et interactive vers l'océan, il exploite les technologies virtuelles actuelles et futures afin de créer à Bâle un nouveau pôle d'attraction touristique intergénérationnel qui peut être renouvelé en permanence et reste donc intéressant à tout moment.

«Plus réels que la réalité»

Le professeur Markus Wild, philosophe spécialiste d'éthique animale, a judicieusement pointé du doigt dans la salle

pleine à craquer : «il est plus réel de voir les animaux représentés dans leur milieu naturel et leurs comportements naturels que de voir de vrais animaux enfermés qui s'ennuient et nagent en rond à l'infini derrière une vitre. La réalité virtuelle est alors plus réelle que la «réalité». Peter Lehmann, expert en formation durable, a exigé des parcs animaliers qu'ils développent encore leur modèle commercial. On ne peut simplement plus se contenter aujourd'hui de mettre des animaux dans des enclos, des cages ou des containers avec un panneau explicatif, il faut renforcer l'interaction et le vécu. «C'est précisément sur ces points que Vision NEMO apporte la solution moderne, digne de notre temps.»

La biologiste marine Monica Biondo (voir aussi le reportage pages 10 à 13) a insisté de son côté sur le fait que Bâle ne pouvait pas participer à l'exploitation sauvage des mers. «Avec les connaissances et les compé-

tences dont nous disposons aujourd'hui, c'est hautement condamnable de piller les mers du globe pour montrer à des visiteurs payants des poissons coralliens souffrant de troubles comportementaux.»

La chance de Bâle

«Bâle pourrait devenir une ville pionnière et le lieu de la première porte virtuelle, multimédia et interactive vers l'océan avec Vision NEMO», a insisté Vera Weber, s'attirant les applaudissements spontanés du public. Elle a souligné les possibilités illimitées qu'offrent la technologie nouvelle, les domaines de la formation, la recherche et le divertissement : «Nous pouvons devenir poissons parmi les poissons ! Bâle a encore la chance de jouer ici les pionniers!»

L'hôte américain de la FFW, Tony Christopher, a fait part de son expérience personnelle.

«Le public divertie par des expériences interactives toujours renouvelées est aussi inspiré et motivé par l'océan et sa protection» a déclaré le PDG de Landmark Entertainment. Les chiffres des grands aquariums traditionnels attestent que le concept a cessé de fonctionner sur le seul plan économique. «Un aquarium virtuel, multimédia et interactif tel que Vision NEMO, en revanche, permet de modifier et d'actualiser en permanence les contenus et attire ainsi sans cesse de nouveau les visiteurs» a souligné le gourou de la transposition des réalités virtuelles (voir aussi l'interview page suivante). ■



Peter Lehmann



Vera Weber



Markus Wild

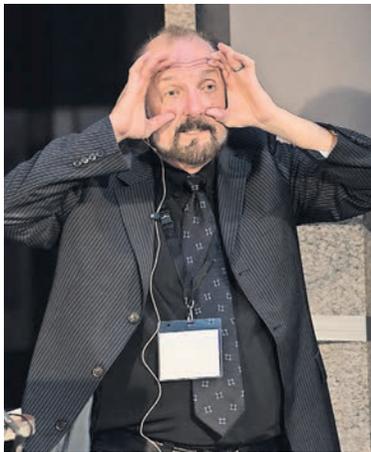
(photos FFW)

Interview avec Tony Christopher

« Vision NEMO offre de nouvelles dimensions à Bâle (et à l'Europe) »

Le pionnier des parcs à thème virtuels et PDG de Landmark Entertainment parle des enfants qui s'ennuient en visitant un zoo et explique pourquoi la construction d'aquariums multimédias s'impose plus que jamais.

■ Interview Hans Peter Roth



Tony Christopher

(photo Pete Orfankos)

À quand remonte votre dernière visite d'un zoo ?

Tony Christopher: d'un vrai zoo ? (il rit)

Evidemment. Les zoos virtuels ne sont pas encore pour demain, non ?

Ah, mais pardon ! Nous parlons là d'un avenir totalement proche ! Landmark Entertainment travaille déjà à des concepts très concrets de zoos et d'aquariums virtuels. Et Vision NEMO, la porte virtuelle et interactive sur l'océan de la Fondation Franz Weber, va justement dans cette direction ; c'est bien pour ça que je suis ici !

Exactement. Et à quand remonte...

... ma dernière visite d'un zoo, c'est vrai. Cela fait quelques années. Je m'étais laissé

convaincre d'emmener toute la famille au zoo de San Diego.

Et c'était comment ?

Décevant ; un vrai dilemme. Les gamins voulaient voir les lions, c'est normal. Mais les lions avaient un nouvel enclos, grand, avec des arbres, des rochers, plein de cachettes. Tant mieux pour les lions – mais avec tout ça, on ne les a pas vus. Parlons des singes. Ils végétaient dans d'horribles vieilles cages en béton. Donc, soit on ne voyait rien, soit on était triste de voir des animaux tristes qui souffraient.

Quelle conclusion en avez-vous tirée ?

Si c'est pour que le tout-petit joue avec des cailloux et des branches trouvés par terre, ce n'est pas la peine d'aller au zoo. Je me suis demandé comment susciter l'enthousiasme des enfants pour les animaux et la nature.

La réponse...

... va de soi. Aller voir la vraie nature libre. Mais la plupart des gens ne peuvent pas simplement aller faire un tour en Afrique du Sud pour voir les rhinocéros, ni aller observer les ours polaires en Alaska ou plonger dans le Pacifique avec les baleines bleues et les requins blancs. Tandis que les

spécialistes, eux, peuvent recueillir les trésors du monde animal, ces miracles de la nature et de la création, grâce aux techniques modernes de photographie et d'enregistrement.

Pour quoi faire ?

Nous connaissons tous les fantastiques documentaires de la BBC, du National Geographic ou de la chaîne Discovery Channel.

Mais ça n'a rien de nouveau...

C'est vrai. Pourtant, ces documentaires très élaborés sur le plan technique nous inspirent et nous passionnent tous, jeunes et vieux, toutes les générations ! Et c'est là que nous entrons en jeu : Vision NEMO et Landmark Entertainment. Nous prenons tout cela et l'utilisons – mais en allant encore beaucoup plus loin grâce aux technologies les plus modernes. Nous travaillons virtuellement en trois, quatre ou cinq dimensions, en réalisant des images holographiques, multimédia, interactives, immergées. Nous faisons littéralement pénétrer les êtres humains dans un nouveau monde : la réalité élargie ! Aucune limite n'est imposée à la création qui pourra fasciner et enchanter le public, le passionner aussi bien que le bouleverser et l'alarmer, le former et l'inspirer. Nous sommes au début d'une ère nouvelle !

Vous vous emballez...

Le fait est que nous sommes en train de déterrer un nouveau filon ! Le train est en

marche, ceux qui ne le prendront pas vont passer à côté d'une chance unique.

C'est ce qui risque d'arriver à Bâle.

Exactement. Je ne comprends pas qu'on puisse encore investir dans des grands aquariums traditionnels aujourd'hui, alors qu'il est avéré qu'ils ne sont pas rentables, sans compter toutes les questions éthiques. Ils sont simplement d'un ennui mortel. Toujours la même chose, seuls les poissons changent, remplacés au fur et à mesure qu'ils meurent, car ils n'en finissent pas de mourir. Mais ça, les spectateurs ne le voient pas ! Un aquarium virtuel multimédia est d'ailleurs plus facile à réaliser encore qu'un zoo virtuel.

Pourquoi ?

Parce que dans un aquarium, des animaux entravés dans leur comportement naturel et mourant d'ennui tournent en rond sans fin derrière des vitres. Vision NEMO et Landmark Entertainment nous entraîneront dans des dimensions toutes autres ! Et ce sera le cas dès l'an prochain. Plusieurs métropoles d'Asie nous y attendent déjà.

Votre message pour Bâle ?

C'est une ville à la frontière de trois pays, au cœur de l'Europe. L'endroit idéal pour jouer les pionniers de la protection des mers. Miser sur la bonne carte et choisir la solution écologique, éthique et rentable financièrement ! ■



Poissons-cardinaux de Banggai (*Pterapogon kauderni*) – de fragiles beautés, dans l'habitat auquel elles appartiennent : l'océan ! À l'opposé, cette tragique vérité : des poissons coralliens emprisonnés et morts.

Poissons coralliens

Funeste beauté

Ils décorent des restaurants et des cabinets médicaux, des réceptions d'hôtels, de grandes banques et de grandes entreprises, des salons VIP et des salons de particuliers. Le commerce des poissons coralliens pour les aquariums est en plein essor. Mais pour d'innombrables poissons d'ornement marins, c'est une mort certaine. Certaines espèces risquent de s'éteindre. C'est notamment le cas du poisson-cardinal de Banggai, symbole du pillage des récifs coralliens. Un scientifique lutte depuis des années pour le sauver.

■ Monica Biondo

Au bout d'une heure environ, Alejandro Vagelli émerge du récif corallien où il a plongé. Il tend la caméra sous-marine et les palmes à son assistant sur le bateau et grimpe avec peine les trois marches du bastingage dans son lourd équipement de plongée. « Ils sont encore là ! Ils n'ont pas tous été pris – pas encore ». Vers l'ouest, l'île indonésienne des Célèbes scintille. Le soleil est au zénith.

Le cinquantenaire américain d'origine argentine aux cheveux courts poivre et sel montre les photos des poissons-cardinaux de Banggai comme si c'étaient celles de ses enfants et comme s'il voulait susciter l'enthousiasme de tout un chacun. Il y a cinq semaines, en mars 2015, le chercheur a gagné les îles les plus reculées d'Indonésie. Il veut trouver où le poisson-cardinal

de Banggai, long d'à peine cinq centimètres, vit encore et où il a d'ores et déjà été exterminé. Mais reprenons depuis le début cette histoire qui se termine dans les aquariums marins d'Amérique, d'Europe et du Japon.

Capturés malgré l'élevage

Chaque année, près d'un million de poissons-cardinaux de Banggai sont capturés pour être

élevés en aquarium, alors même que les effectifs totaux ont été estimés à seulement 2,2 millions d'individus lors du dernier relevé de 2007. De toute évidence le compte n'y est pas. Il l'est d'autant moins qu'aucune mention n'est faite des poissons morts pendant leur capture.

Après sa découverte par le hollandais Frederik Petrus Koumans en 1933, le poisson-cardinal de Banggai est tombé longtemps dans l'oubli. Il a été redécouvert en 1994 et un commerce intense a pris son essor, qui inquiétait déjà à l'époque les protecteurs des animaux. Aujourd'hui, le Banggai est devenu l'un des poissons d'ornement marins les plus convoités.

Plus de deux millions d'aquariums marins de particuliers et des centaines de grands

aquariums publics relancent sans cesse un négoce qui n'est soumis à quasiment aucun contrôle ou mesure de protection. Les poissons d'ornement marins viennent presque toujours directement de la nature, d'un récif de corail.

«Plus un seul!»

«J'ai fouillé toute l'île mais je n'ai trouvé que 50 individus. Il n'y a presque plus d'oursins non plus». Vagelli montre d'une main la direction de Masoni, à l'est de l'île de Banggai qui donne son nom à la région et au poisson. «Là-bas il n'y en a plus un seul!» Il y a huit ans, lors de son dernier voyage scientifique, il avait encore repéré trois bancs de poissons à cet endroit. «Maintenant, tout est recouvert d'algues.»

Les dernières estimations de l'ONU concernant les captures de poissons coralliens remontent à 2003. Elles font état de 24 millions de sujets commercialisés chaque année. Nous ne disposons d'aucun chiffre plus récent. Mais près de 80 % meurent rien que pendant la capture et le transport. Par ailleurs, seules vingt-quatre des 2000 et quelques espèces de poissons coralliens négociées peuvent être élevées à des fins commerciales. Le poisson-cardinal de Banggai fait partie des rares qui se reproduisent en captivité.

Vagelli, qui enseigne la biologie marine et la biologie de la conservation à la Rutgers University et dirige la section de recherches de la New Jersey Academy for Aquatic Science, a été l'un des premiers à élever des poissons jusqu'à l'âge adulte. «Mais l'élevage revient trop cher. Il n'a aucune chance contre la capture sauvage. C'est cela le plus frustrant», explique-t-il.

Un poisson très particulier

«Le poisson-cardinal de Banggai est un animal très spécial.

On le trouve exclusivement dans une zone de 23 kilomètres carrés de l'archipel de Banggai et dans la baie de Luwuk, au centre des Célèbes. Son taux de reproduction est aussi le plus faible connu parmi les quelques 300 espèces de poissons-cardinaux», raconte Vagelli avec passion. «À la différence de la plupart des autres poissons de mer qui lâchent des milliers d'œufs dans l'eau, la femelle du poisson-cardinal de Banggai ne pond que 50 œufs que le mâle féconde à la vitesse de l'éclair avant de les prendre dans sa bouche pour les couvrir et les protéger pendant 30 jours – les œufs et les larves. La phase planctonique que traversent presque tous les poissons coralliens est totalement absente de ce mode de reproduction. Les chances de dispersion des poissons-cardinaux de Banggai sont extrêmement réduites – ils nagent peu et ont du mal à résister aux forts courants ou aux obstacles, comme des fosses.»

Un récif de mauvaise apparence

Lorsque le monde occidental a commencé à se passionner pour le poisson-cardinal de Banggai, les revendeurs ont flairé la bonne affaire. «Les pêcheurs reçoivent environ 8 cents par poisson», explique Vagelli. «Mais aux USA, le même poisson est vendu 25 dollars environ – c'est 300 fois plus! Pour les pêcheurs locaux, ce revenu annexe est malgré tout un coup de pouce bienvenu». Aux USA, le poisson-cardinal de Banggai fait aujourd'hui partie des dix poissons d'ornement marins les plus vendus.»

Après une pause d'une heure pour charger les photos sur son ordinateur, Vagelli remet son équipement de plongée. «Opo», ainsi qu'il appelle par amitié son assistant indoné-

sien Junico Seba, qui promène sinon les touristes, l'accompagne depuis son premier voyage de recherches en 2001. «Sans Opo, je serais perdu ici. Il parle la langue du pays, il sait ce que je cherche et il est mon fidèle assistant, en même temps que mon interprète et ami.» Opo sourit. C'est un homme avare de paroles.

Un plongeur. «Le récif a mauvaise apparence. Les oursins et les anémones sont partis», dit Opo à Vagelli après un premier examen. Puis on ne voit plus des deux hommes que des bulles.

Un paradis trompeur

Les îles coralliennes sont d'une beauté de livre d'images. Sous un ciel d'un bleu profond, des palmiers bordent des plages du sable le plus fin. Le bateau se balance doucement sous la houle, tandis qu'à quelques centaines de mètres, un habitant du pays pêche quelques poissons au filet pour sa famille.

Mais ce paradis ne l'est qu'en apparence. Sous l'eau, dans ce qu'on appelle le triangle de corail et qui compte les récifs de corail les plus riches en espèces du monde, les destructions sont massives. Un tiers des récifs de corail a d'ores et déjà disparu dans le monde entier.

La cuisine du bateau est étouffante mais il y règne un agréable parfum de vanille. Une petite table s'y trouve, à laquelle Vagelli et Opo évoquent leur journée. Leurs mines sont sombres. «Les données le montreront, mais je pense que la densité a baissé». Le lendemain matin, après cinq heures de route vers le nord, ils sont alarmés par une violente déflagration. On pêche à la dynamite.

Un champ de bataille sous-marin

Bien que rigoureusement interdite, cette méthode de pillage est ici monnaie courante. Les chercheurs s'approchent du jeune pêcheur dans son canoë de bois. Il sourit et ne semble avoir conscience d'aucun comportement problématique. Il explique ouvertement comment fabriquer des bombes en bouteille avec une bouteille de bière vide, de l'engrais, du kérosène et une mèche trempée dans le soufre. L'explosion se produit au bout de cinq à huit secondes. «Il y a moins de poissons», traduit Opo. «C'est pour ça qu'il doit pêcher aussi loin au large.»

Sous l'eau, c'est comme un champ de bataille: des poissons morts de toutes les es-



Monica Biondo et Alejandro Vagelli avec Putu Sumardiana, responsable de la station de quarantaine



De la recherche au „Paradis“ : Alejandro Vagelli explore les peuplements de poissons-cardinaux au large des plages des Célèbes. (photos M. Lips)

pèces gisent tout autour ou flottent le ventre en l'air. Il n'y a pas que les poissons, de nombreux coraux et avec eux les milliards d'êtres vivants minuscules qui y vivent sont morts eux aussi. Des superbes crevettes aux petits vers annelés. Ils ont été dispersés par l'explosion. Partout, on voit les cratères qui témoignent d'interventions antérieures.

Opo tente d'expliquer au pêcheur qu'il détruit aussi son propre environnement, pas seulement l'espace vital du poisson-cardinal de Banggai - c'est tout ce qu'il peut faire.

Une vie peu profonde périlleuse

«Les poissons-cardinaux de Banggai vivent dans les eaux peu profondes et sont mauvais nageurs, c'est ce qui les rend si vulnérables», explique Vagelli. «Les jeunes poissons ont besoin de la protection que leur apportent les épines des oursins et les anémones

de mer. Les adultes, eux, se dissimulent volontiers entre les branches de corail.»

Équipé d'un masque de plongée antédiluvien et d'une épauvette qui fut autrefois une raquette de badminton, un homme décime tout un groupe à quelques mètres de profondeur. Il ramène ses prises à un bateau où elles rejoignent des milliers d'autres poissons. Il poursuit ensuite jusqu'à la prochaine colonie de corail, jusqu'au prochain oursin - qu'il emmène au passage pour son dîner. Son collègue trie les poissons par taille et condition. Dans quelques jours ou quelques semaines, ils seront ramassés et entreprendront alors un voyage en cotre de 24 heures jusqu'à Manado, la capitale du nord des Célèbes.

L'illusion des contrôles

«À l'arrivée, un quart sera déjà en train de mourir, parfois aussi toute la prise. Les pê-

cheurs n'en font pas mystère», Vagelli le sait. «Quinze autres pour cent seront refusés par les acheteurs en raison de leur mauvais état». D'après des études de l'ONU, la moitié du stock peut encore mourir pendant le transport transocéanique pour ne laisser finalement qu'un maigre reste destiné le plus souvent à une courte existence en aquarium.

«Normalement, les pêcheurs doivent indiquer à la station de quarantaine le nombre de poissons capturés», explique Vagelli. «Depuis peu, ils n'ont pas le droit de pêcher plus de 5000 poissons par mois. Mais qui s'occupe des contrôles? Les îles sont très éloignées les unes des autres et le personnel de surveillance est très limité, sans parler des patrouilles en mer.»

L'écart est important entre les chiffres que les pêcheurs, les revendeurs et les autorités fournissent à Vagelli et les

chiffres des importations mondiales. «Des poissons se perdent quelque part», dit-il en haussant les sourcils.

Première escale en filets

Dans le village suivant, vers lequel ils se dirigent pour refaire la provision d'eau et acheter du ravitaillement, Vagelli rencontre quelques habitants. Dans la baie à l'entrée du village, on voit différents filets de stockage. Les poissons-cardinaux de Banggai y sont entreposés provisoirement jusqu'à ce que le revendeur vienne les chercher en bateau. Les pêcheurs veulent faire croire à Vagelli qu'il n'y a aucun poisson dans les filets. Mais une brève plongée au tuba lui en fait découvrir des milliers, et aussi quatre tortues de mer menacées d'extinction. «Elles donneront bientôt une soupe.»

Vagelli veut encore cartographier et photographier ces poissons-cardinaux de Banggai. Ses instruments sont rudimentaires: un papier résistant à l'eau fixé à un tableau et un crayon. Lui et Opo comptent chaque poisson et couvrent presque 5000 mètres carrés. Toujours le même travail de routine pour pouvoir comparer les données. Chaque poisson présente un motif coloré différent. Les différentes populations peuvent ainsi être rattachées aux différentes îles. «Il n'y en a plus», dit Vagelli tristement lorsqu'il ressort de l'eau. «J'ai photographié le dernier ici en 2001.»

Rien entendu, rien compris, rien dit

De retour à Manado après avoir inspecté 52 secteurs sur 25 îles, Vagelli retrouve une autre de ses fidèles aides. Suryani Mile, surnommée Yani, est une Indonésienne mariée à un Français. Elle s'engage depuis des années pour la pro-

tection de la nature et encourage le tourisme écologique avec d'autres femmes de la région. Elle connaît beaucoup de monde et sa nature sympathique et franche lui permet souvent d'apprendre des choses qu'un Occidental ne pourrait jamais savoir.

Ils se rendent ensemble à la station de quarantaine, qui ressemble à un motel bon marché. Deux hommes en uniforme ouvrent la porte vitrée. C'est là que le commerce des poissons-cardinaux de Banggai est censé être contrôlé.

Kade Sadiro et Wayan Wahid les attendent et les renseignent. Sadiro explique que les pêcheurs lui communiquent le nombre de poissons pêchés. Vagelli demande avec insistance quel est ce nombre. Il semble évident que les fonctionnaires font mine de ne pas comprendre la question. Ils expliquent finalement que seuls des contrôles ponctuels sont effectués et qu'il ne reste qu'un seul revendeur à Manado chez lequel ils se rendent à des intervalles de quelques semaines. À la fin de l'entretien, on apprend que les deux fonctionnaires sont d'anciens revendeurs.

Ils finissent par accompagner Vagelli chez le dernier revendeur cité. Dans la voiture, il apprend à force de questionnement patient et obstiné pourquoi ils ont quitté le commerce. « Il n'y a plus assez de poissons ici », avoue finalement Wayan. Sadiro explique que depuis l'ouverture de l'aéroport de Luwuk, une grande ville du Sud, de nombreux poissons y sont directement amenés. L'objection que les contrôles ne peuvent alors plus être assurés est ignorée avec un sourire.

Des clients du monde entier

Les deux fonctionnaires saluent le revendeur Handy Wi-

jaya comme un vieil ami. Ils pénètrent dans le commerce à l'abandon. Peinture écaillée, béton à nu, odeur de renfermé. Deux jeunes garçons regardent un vieux téléviseur tout en triant des sacs en plastique. Une porte à l'arrière donne accès à une salle sombre où des aquariums sont alignés, à moitié emplis d'une eau parfois extrêmement trouble. Des poissons coralliens aux couleurs auparavant somptueuses y barbotent, apathiques, agonisants, pour certains déjà morts. Sur le sol aussi, des poissons morts gisent ici et là. Des poissons-cardinaux de Banggai de différentes tailles sont conservés dans plusieurs réservoirs. Wijaya non plus ne précise pas à Vagelli combien de poissons il expédie chaque mois. Un aquarium est plein à ras bords de poissons-chirurgiens bleus. Wijaya y plonge la main et en jette quelques-uns dans un sac en plastique rempli d'un tiers d'eau, pour montrer comment les poissons sont emballés. Le sac est rempli d'oxygène d'un vieux réservoir, fermé avec un élastique et placé dans une boîte en polystyrène.

Il a des clients dans le monde entier. « L'un d'entre eux vient d'Amérique » dit fièrement Wijaya en exhibant une carte de visite. Ses poissons transitent par Jakarta et Bali. Une livraison serait actuellement dans un cargo.

Étape en cargo

Sur la route de l'aéroport, Vagelli explique que seules de véritables zones protégées pourraient encore sauver le poisson-cardinal de Banggai. Or, pendant son enquête sur le terrain, il a uniquement découvert un petit panneau manuscrit en bois qui signalait l'espèce comme protégée à cet endroit. « Et personne ne

contrôle, il n'y pas d'inspections », constate-t-il avec lassitude. Yani complète : « rien ne marche sans Jakarta et ses décisions officielles. »

Pour le biologiste marin, une chose est sûre : seules des zones protégées avec l'appui des autorités locales et fédérales pourraient ménager le poisson-cardinal de Banggai. Il pourrait alors coloniser de nouveau des secteurs avoisinants. Mais comme il ne se diffuse presque pas, il faudrait mettre en place BEAUCOUP de ces zones protégées.

« Et bien sûr, il faut l'aide de la communauté internationale pour contrôler le commerce international ! »

En 2007, Vagelli a tout mis en œuvre pour inscrire le poisson-cardinal de Banggai au programme de la convention CITES sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction. Les États signataires de la convention auraient ainsi été tenus de fournir les chiffres du commerce et de mettre en place des contrôles. « Malheureusement, l'Indonésie n'a pas appuyé ma demande » se souvient Vagelli.

La fin du poisson-cardinal de Banggai ?

Dans la zone de fret de l'aéroport où les caisses de polysty-

rène sont empilées sur des palettes, Yani parvient à consulter les registres des exportations. S'ils n'apprennent rien de nouveau, ils fournissent des chiffres noirs sur blanc, pour changer.

Épuisé par la fatigue de son travail, Vagelli prendra bientôt l'avion pour aller chez lui dépouiller les données recueillies. Mais il le sait déjà : pour le poisson-cardinal de Banggai, les choses sont bien pires encore qu'il y a huit ans.

« Aucun contrôle, aucun relevé, aucune information. On se moque de nous ! ». Mais Vagelli est de nature combative. Il va utiliser ses résultats pour ébranler la communauté internationale. Fin 2016, à la prochaine Conférence sur la protection des espèces en Afrique du Sud, il essaiera de nouveau de toutes ses forces de faire protéger le petit poisson. Après tout, il a bien été inscrit à la liste rouge « espèces menacées d'extinction » de l'Union internationale pour la conservation de la nature UICN après la dernière conférence. Vagelli jette encore un regard sur les caisses en polystyrène qui viennent d'être emmenées. L'ombre de la fatigue rend son regard encore plus triste. « La moitié d'entre eux n'arrivera même pas à un aquarium. »



La pêche à la dynamite détruit le biotope du récif corallien. (photo A. Vagelli)

Energie du vent

Les Eoliennes – pièges mortels pour la faune volante

Dans sa nouvelle politique énergétique, la Suisse mise sur une sortie du nucléaire au profit du développement des énergies renouvelables. Et parmi elles, les regards se tournent vers l'énergie éolienne. Aussi louable que soit la volonté de développer des énergies « propres » pour l'environnement, cela ne comporte pas que des avantages! Plus particulièrement en ce qui concerne l'énergie éolienne.

■ Candice Baan



En effet, force est de constater qu'il existe bel et bien des impacts négatifs des éoliennes sur la faune! Dont les principaux touchés sont les oiseaux (avifaune) et les chauves-souris (chiroptères). Ces impacts peuvent être non seulement directs, de par le risque de collision des animaux avec les pales des monstrueux engins, mais également indirects, causés par la modification de l'habitat aux alentours des éoliennes ou les nuisances que celles-ci engendrent. Dans un cas comme dans l'autre, l'installation de parcs éoliens est susceptible de porter atteinte à diverses espèces menacées. Alors que la Suisse figure parmi les plus mauvais élèves d'Europe en matière de mesures pour la sauvegarde de la biodiversité, il est nécessaire de prendre conscience des graves conséquences qu'impliquent l'implantation d'éoliennes sur certains sites, pour l'avifaune et les chiroptères. Comme notamment sur les crêtes jurassiennes!

Effet barrière

Les espèces les plus touchées par le risque de collision sont les grands planeurs, comme les rapaces ou les cigognes, et les oiseaux migrateurs. Les premiers, qui ont une faculté de manœuvre limitée en vol, ont donc moins de chance d'échapper à un choc mortel avec les pales en mouvement de ces énormes machines. Les seconds se regroupent en grand nombre durant la période migratoire, au printemps et en automne, et voyagent en empruntant des

couloirs de migration, des voies de passage favorables au vol. Un parc éolien installé sur un de ces sites très fréquentés peut avoir des répercussions fatales, d'autant plus si les éoliennes sont placées en travers du passage des oiseaux, ce qui crée un « effet barrière » pouvant causer des pertes sévères dans les rangs des migrateurs. Il s'avère que beaucoup de ces couloirs migratoires se situent sur les cols et les crêtes des Alpes et du Jura. Là où sont précisément projetés la plupart des parcs éoliens.

Les éoliennes peuvent en outre causer des nuisances indirectes, de diverses natures. Tout d'abord, l'« effet barrière » que peuvent générer ces structures verticales est susceptible, au-delà de causer des pertes directes, de provoquer des comportements d'évitement chez certaines espèces d'oiseaux. En soi, ce comportement permet de réduire le risque de collision en contournant l'obstacle. En revanche, cela génère des dépenses énergétiques supplémentaires susceptibles d'affaiblir les oiseaux lors de longs trajets migratoires, ce qui peut à terme avoir des répercussions sur leur chance de survie.

Il s'avère aussi que les oiseaux fréquentent beaucoup moins, voire plus du tout, les sites équipés d'éoliennes, comparé aux sites qui n'en ont pas. L'installation de machines en plein milieu de certaines zones a pour effet de fragmenter les habitats qu'utilisent les animaux. Ainsi les éoliennes peuvent considérablement réduire la valeur des biotopes,



Les éoliennes mettent aussi en péril les chauves-souris, déjà si fragiles et menacées. (photos: zvg)

au détriment des espèces qui les fréquentent!

Facteurs perturbateurs en masse

Enfin, en plus de l'altération de l'habitat, les éoliennes ont un impact sur les oiseaux nicheurs. En effet, les turbines engendrent du bruit et du mouvement, et causent des nuisances dues à l'activité humaine, en période de travaux ou d'entretien, ou encore en attirant des curieux. Tant de facteurs qui bouleversent la tranquillité des lieux et des espèces qui y résident. Or on sait que certains oiseaux nicheurs sont particulièrement sensibles aux dérangements, surtout en période de couvaison. Et malheureusement, en cas de stress, les espèces nicheuses ont tendance à avoir un taux de reproduction médiocre. A terme, cela pourrait engendrer une diminution de la population locale, voire pire, sa disparition! Situation particulièrement dramatique si les espèces touchées font partie de la Liste rouge.

Ces effets indirects restent difficilement évaluables et nécessitent encore des recherches sur le long terme. Néanmoins, quelques faits illustrent le potentiel destructeur qu'ont les éoliennes. En Allemagne, par exemple, le nombre de Bécasses des bois mâles a chuté de 88%, soit plus de trois quarts, après la

construction d'un parc éolien en pleine Forêt Noire! Et en Autriche, suite à l'implantation d'éoliennes, le nombre de Tétrasyre à proximité du site, est passé de 41 individus à seulement 9, en l'espace de 5 ans. Alors que, fait intéressant, dans d'autres sites dépourvus d'éoliennes, le nombre de Tétrasyre n'a pratiquement pas diminué...

Chiroptères

Jusqu'à il y a peu, on considérait les chauves-souris comme moins exposées que les oiseaux aux accidents par collision, étant donné qu'elles utilisent un système d'écholocation qui leur permet ainsi d'éviter des obstacles.

Pourtant, de nombreuses études le confirment: des cadavres de chauves-souris sont souvent retrouvés aux pieds

des éoliennes, et le taux de mortalité semble même plus important que celui des oiseaux!

Les causes d'une telle hécatombe sont encore mal connues, mais il paraîtrait que des variations brutales de pression autour des pales causent des lésions pulmonaires mortelles aux malchanceuses qui passeraient à proximité des machines.

Encore trop peu d'éléments permettent d'établir et lister les conséquences néfastes qu'ont les éoliennes sur les populations de chiroptères. Néanmoins, il apparaît une fois encore que les espèces les plus touchées soient les espèces migratrices, lors de la période de migration automnale. Ou lorsque les machines sont installées à proximité de forêts. On soupçonne enfin les éoliennes d'impacter sur les populations de chauves-souris en termes de dérangement, destruction d'habitat ou «effet barrière», tout comme pour les oiseaux, mais des études restent encore nécessaires pour le mettre en évidence.

Quoiqu'il en soit, les chauves-souris sont des animaux qui se reproduisent lentement, au rythme d'un petit par an seulement. Ainsi, même un faible taux de mortalité pourrait impacter les populations de

chauves-souris, déjà sérieusement menacées en Suisse, comme le confirme le dernier rapport de l'OFEV (Office fédéral de l'environnement). La problématique face aux éoliennes serait donc encore plus sérieuse pour les chiroptères que pour les oiseaux!

A l'heure actuelle, la mortalité due aux éoliennes reste faible, au regard d'autres activités humaines (réseaux routiers ou ferrés, agriculture, lignes électriques...). Mais leur développement fait craindre le pire. Principalement lorsqu'elles sont installées dans des espaces très faiblement urbanisés ou exploités, lieu de refuge ou de passage de nombreuses espèces, parfois rares et menacées. Comme c'est le cas des crêtes et cols montagneux. A ces endroits, les défrichements nécessaires à l'implantation des machines, les dérangements qu'elles engendrent, les obstacles mortels qu'elles représentent pour la faune ailée sont autant d'éléments qui dénaturent ou détruisent des habitats quasi intacts de haute valeur, et nuisent sérieusement aux espèces résidentes. Une transition énergétique durable est un geste louable pour l'environnement! Mais pas quand cela se fait au détriment de la nature. ■



La beauté des hauts plateaux du Mollendruz dans le Jura vaudois serait totalement détruite par la construction d'éoliennes. (photo: FFW)

Corrida

Nouveaux succès du front contre la corrida

Le succès de la corrida dans les huit pays du monde où elle est encore légale continue de s'effriter. Au cœur des combats, la Fondation Franz Weber est en première ligne. Pas un mois sans que le lobby de la corrida n'encaisse de nouveaux coups en Amérique latine et dans le Sud de l'Europe. Ci-dessous les derniers exemples.

■ Leonardo Anselmi

Exemple 1) Le grand État fédéral de Coahuila, dans le Nord du Mexique, interdit les combats de taureaux. Des communes par douzaines et d'autres États mexicains travaillent actuellement à des lois pour interdire aux mineurs de participer aux corridas.

Exemple 2) En Espagne, des dizaines de villes et de villages cessent de soutenir la corrida en supprimant les subventions et aides publiques dont elle bénéficiait. La Corogne est un cas d'école. La Fondation Franz Weber (FFW) y a joué un rôle décisif.

Exemple 3) La capitale colombienne Bogotá organise le 25 octobre un référendum sur la fin des combats de taureaux. Si l'initiative est couronnée de succès, on peut compter sur une marée de consultations semblables dans tout le pays. En cas de victoire, la corrida serait interdite à Paris, Quito, Caracas et Bogotá, quatre capitales des huit pays où des combats de taureaux ont encore lieu.

Coahuila arrête

«La grandeur d'une nation et ses progrès moraux peuvent être jugés par la façon dont

elle traite ses animaux». Ainsi s'exprimait le leader et homme d'État indien Mahatma Gandhi (1869-1948). Cela veut tout dire. Les lois que nous nous donnons témoignent ainsi du niveau d'idéal social que nous voulons transposer. Et les normes dans tout État de droit doivent sans cesse être adaptées à la morale du temps. Des choses tolérées par le passé, voire même encouragées, sont aujourd'hui bannies et interdites.

Exemple de ce changement de valeur, Coahuila est un État du Nord du Mexique avec une population de trois millions d'habitants, une société qui ne connaît que trop bien la violence et n'en veut plus. Les activités violentes ou qui font l'apologie de la violence n'y ont plus leur place, qu'il s'agisse de manifestations culturelles ou de loisirs. Et la corrida fait couler le sang de trois espèces différentes : le taureau, le cheval et l'homme. C'est pourquoi Coahuila l'a interdite.

Pionniers de la protection des animaux

Les habitants de Coahuila peuvent aujourd'hui être fiers d'être des précurseurs en ma-

tière de protection des animaux, cela leur donne une responsabilité historique envers les générations futures. Coahuila est le premier État du Mexique, un pays de riche tradition tauromachique, à avoir interdit les combats de taureaux le 21 août 2015. La décision révolutionnaire a été motivée, d'une part, par la

recommandation du Comité des droits de l'enfant de l'ONU qui exige du gouvernement mexicain des mesures concrètes pour tenir les enfants et les jeunes à l'écart des corridas. La recommandation quant à elle est le résultat d'un rapport d'expertise de la FFW sur «l'enfant et la corrida». D'un autre côté, les années de



travail du mouvement « Coahuila sans corrida » (Coahuila Libre de Corridos, CLC) ont elles aussi été déterminantes. Pendant trois législatures, le CLC a effectué de précieux travaux préliminaires. Il a déposé plusieurs initiatives pour l'interdiction de la corrida, signées par des milliers d'habitants de la ville.

Cela a suffi pour inspirer le gouverneur de Coahuila Rubén Moreira. Avec les députés Javier Rodríguez et Claudia Moreno, il a suivi l'opinion majoritaire de la population qui avait exigé à de multiples reprises : « Arrêtez la corrida ! »

Le changement en Espagne

En Espagne, c'est une véritable révolution politique contre la corrida qui est en train de s'amorcer. L'abolition prononcée en 2012 en Catalogne avait sonné comme un signal d'alarme pour la base et la politique afin qu'elles deviennent enfin plus responsables en matière de protection des animaux et de prévention de la violence.

Deux ans plus tard, en 2014, des rappels à l'ordre du Comité des droits de l'enfant de l'ONU ont apporté un soutien supplémentaire aux opposants à la corrida : la violence

des combats de taureaux viole la Convention internationale des droits de l'enfant, l'une des chartes des droits de l'homme de 1989. Plus concrètement : le spectacle de la corrida devant des enfants et des jeunes constitue une violation des droits de l'homme. Dans le cadre de la campagne « Enfance sans violence » (Infancia sin Violencia), des pays comme le Portugal, la Colombie et le Mexique assument leurs responsabilités. Ils prennent des mesures pour ne pas exposer plus longtemps les enfants et les jeunes à ces débordements de violences. Les mêmes rappels à l'ordre attendent l'Espagne et les autres pays qui organisent encore des combats de taureaux s'ils ne font rien pour tenir les enfants à l'écart de la « violence des corridos ».

L'arrogance des exigences

Les dépenses publiques élevées sous forme de subventions et de prestations de soutien à la tauromachie sont l'un des autres arguments qui fâchent de plus en plus d'Espagnols. Des sommes exigées par le lobby de la corrida avec une assurance pleine d'arrogance, comme si des droits de lui garantissaient.

De nombreux maires élus sur des listes et mouvements publics aux dernières élections ont adopté un profil anti-corrida dans leurs promesses de campagne en se prononçant contre les subventions. Depuis, des dizaines de manifestations tauromachiques et fiestas de taureaux ont dû être annulées dans toute l'Espagne suite à l'arrêt des aides. Le nombre de corridos a baissé de 52 pour cent depuis 2008, soit de plus de la moitié. La tendance va probablement se poursuivre, voire se renforcer encore au vu de la situation politique.

Touché au cœur

La ville de la Corogne, en Galice, est un exemple révélateur. Aucune corrida ne s'y déroulera sans doute plus. La lutte contre les combats de taureaux atteint désormais le cœur de leur patrie. Dans la capitale Madrid et les grandes villes de Saragosse, Valence, Cadix et Valladolid, comme dans des centaines de villages et plus petites villes, la bienveillance dont la tauromachie a si longtemps bénéficié de la part de la politique semble passer.

Avec le groupement parlementaire pour la protection des animaux et de nombreuses organisations protectrices des animaux, la FFW est parvenue en 2013-14 à repousser une attaque du lobby de la corrida. Les partisans de la corrida avaient déposé, avec le soutien du gouvernement actuel (qui perdra probablement les prochaines élections), un projet de loi visant à déclarer la corrida patrimoine culturel et à la ramener ainsi en Catalogne. Mais même si une majorité les soutenait au parlement, la faiblesse de leurs arguments les a fait tomber. Cela a sans doute été l'une des pires défaites des aficionados en Espagne. D'autant plus qu'elle n'était pas prévue puisqu'ils pouvaient compter sur le soutien du gouvernement.

Un profond changement

Nous assistons en ce moment à un véritable bouleversement des consciences. Il vient tard, mais on peut espérer qu'il sera d'autant plus rapide. Nous sommes historiquement coupables envers les animaux. Allons-nous enfin comprendre qu'il est temps de reconnaître cette culpabilité, de l'assumer et de réparer ? Comme à chaque changement dans la société, la politique est elle aussi visée et concernée.

Les „taureaux de combat“, comme on les appelle, sont en réalité de paisibles brouteurs d'herbe. La terreur et la torture en font des « bêtes sauvages » - pour le plaisir sadique des fanatiques de la corrida. (photo zvg)





Manifestation pour l'abolition de la corrida à La Corogne

On peut désormais s'attendre à voir aux prochaines élections des forces politiques s'imposer qui sont contre la poursuite de la corrida, d'une part en raison de la violation des droits de l'enfant et d'autre part en raison des sommes gaspillées en subventions et aides publiques. Les interdictions vont gagner du terrain. Peut-être même assistera-t-on à une dissolution de la tauro-machie. Ce qui est sûr, c'est que les choses ont changé. On ne peut plus revenir en arrière. Une grande majorité de la société soutient le changement. Les gens ont compris que lutter contre la cruauté offerte en spectacle ne profite pas seulement aux animaux libérés de leurs tortionnaires, mais à nous tous – une société qui ne veut plus de cette violence inutile et perverse, qui ne la tolère plus.

Au cours des derniers mois, 12 personnes sont mortes en Espagne lors de fêtes avec des taureaux. Des centaines d'autres ont été blessées. Il est profondément regrettable que le plaisir maladif d'exercer une violence brutale et ab-

surde envers des plus faibles coûte un tribut aussi élevé en vies humaines. Mais cela a attiré un nouveau débat parmi les parties prenantes. Car la violence ne se limite pas aux seuls taureaux et chevaux, même si ces derniers souffrent de ses formes les plus cruelles, elle vise aussi des êtres humains – enfants, jeunes, adultes, personnes âgées... Sous le poids de l'opinion publique, la balance penche donc de plus en plus vers l'abolition de la corrida.

Bogotá : la démocratie contre la cruauté

Lorsque nous avons commencé notre travail pour un référendum anti-corrida à Bogotá, le chemin semblait caillouteux et semé d'embûches. En un peu plus d'un an cependant, nous sommes venus à bout de tous les obstacles. Et les choses sont brusquement allées très vite : formation d'un comité populaire, remise d'une pétition au maire, signature et présentation de ce dernier, adoption par le conseil de Bogotá et enfin, il y a quelques jours seulement,

l'accord du tribunal d'instance de la région de Cundinamarca. C'est la confirmation de l'absence de toute violation de la loi ou d'une norme constitutionnelle. Nous avons désormais atteint la ligne d'arrivée. Nous sommes sur le point de lancer une campagne de persuasion pour obtenir au moins 1,8 millions de voix contre les combats de taureaux dans leur capitale. Les élections municipales ont lieu le 25 octobre à Bogotá. C'est aussi la date du référendum qui décidera de l'abolition de la corrida dans la capi-

tales colombienne. La FFW, représentée par sa responsable de campagne locale, Natalia Parra, a lancé une campagne intense. Madame Parra est déjà connue des médias colombiens comme le visage de la campagne.

Un tournant décisif

«L'enjeu est important, mais l'enthousiasme l'est encore plus» déclare Natalia Parra devant des douzaines de micros et de caméras. La stratégie de communication de la FFW et des organisations non-gouvernementales qui lui sont associées à Bogotá, la plate-forme ALTO et le groupement de protection des animaux LIBERA!, commence-t-elle à prendre? On peut l'espérer! «Nous sommes sur le point d'obtenir un résultat historique qui décidera de l'avenir de la corrida à Bogotá et aura une influence dans d'autres villes et régions dans et hors de la Colombie. Nous sommes conscients de cette responsabilité.»

En cas de succès, Bogotá deviendra la quatrième capitale d'un pays de corrida où elle sera interdite, après Paris, Caracas et Quito. C'est aussi un défi de taille qui nous attend. Et cela sera peut-être aussi un tournant décisif pour l'avenir. ■



Le jour de l'abolition de la corrida à Coahuila, Mexique

(photos: FFW)



Pour que vos volontés se perpétuent dans la nature et les animaux

Un testament judicieusement employé

La Fondation Franz Weber (FFW) s'engage, passionnément, en Suisse et à travers le monde, pour la protection de la nature et du monde animal. Pour nous, il est de notre devoir de défendre et de donner une voix à ceux qui n'en ont pas. Afin de pouvoir accomplir la mission qu'elle s'est donnée, La Fondation doit toujours compter sur la générosité de ses donateurs. En tant qu'organisation politiquement indépendante, subventionnée ni par les milieux économiques, ni par les pouvoirs publics, nous sommes ainsi uniquement tributaires de dons, donations, legs et héritages.

Si votre volonté est de venir en aide à la nature et aux animaux, même au-delà de votre vie, nous vous remercions de penser à la Fondation Franz Weber.

Pour que votre volonté soit vraiment respectée, quelles règles formelles doivent être observées ::

1. Le testament doit être rédigé de la propre main du légataire. Il doit comporter les mentions suivantes :

« Testament :

Par la présente, je lègue la somme de Fr. à la Fondation Franz Weber, 1820 Montreux, Suisse.

Lieu et date Signature

2. Si le testament est rédigé chez le notaire, celui-ci peut être chargé d'y inclure la Fondation Franz Weber comme bénéficiaire.

3. Une personne ayant déjà rédigé son testament peut y rajouter en gras la mention suivante :

« Complément à mon testament :

Je décide que la Fondation Franz Weber doit recevoir après mon décès la somme de Fr. à titre de legs.

Lieu et date Signature

Exonération fiscale : La Fondation Franz Weber, en sa qualité d'institution d'utilité publique, est exonérée d'impôts (impôts sur les successions et les dons, impôts directs cantonaux et locaux). Les dons versés à la Fondation peuvent être déduits du revenu imposable dans la plupart des cantons suisses.

Compte :

Banque Landolt & Cie

Chemin de Roseneck 6

1006 Lausanne, Suisse

Fondation Franz Weber - «Legs»

IBAN: CH06 0876 8002 3045 0000 2

Votre testament peut signifier le salut pour les animaux et la nature. Nous vous remercions, du fond du cœur, pour votre générosité.

Vera Weber, présidente



Protection des animaux

Fini les animaux au cirque ! La Catalogne ouvre une nouvelle ère

La Fondation Franz Weber remporte encore un grand succès : sa campagne commune avec l'organisation de protection des animaux LIBERA! baptisée CLAC (Catalunya Lliure d'Animals en Circs - Pour une Catalogne libre d'animaux de cirque) a entraîné l'interdiction des numéros de cirque faisant intervenir des animaux en Catalogne. Le parlement catalan a adopté une loi dans ce sens.

Elle entrera en vigueur dans les deux ans et sera dans un premier temps applicable à tous les animaux sauvages. Les espèces domestiquées, les animaux domestiques et utilitaires, en seront d'abord exclus. Le tout uniquement sur recommandation d'un comité scientifique. Ce dernier examinera les souffrances des animaux dans tous les cirques installés ou invités en Catalogne pendant la période de transition. Le parlement catalan a adopté la loi le 22 juillet 2015 à une écrasante majorité de plus de 80 pour cent (105 voix pour, 19 voix contre, 8 abstentions). Elle entrera en vigueur au cours des deux prochaines années. Ce délai doit donner aux cirques le temps nécessaire pour s'adapter à la nouvelle situation législative. Cela passe aussi par une application réussie afin de trouver la meilleure solution possible pour les animaux déplacés et le départ des animaux concernés.

Révolutionnaire

La loi a été initiée par la Fondation Franz Weber (FFW) et l'organisation catalane de protection des animaux LIBERA! avec la campagne CLAC (Catalunya Lliure d'Animals en Circs -

Pour une Catalogne libre d'animaux de cirque). Le recours à toutes les espèces d'animaux sauvages sera d'abord interdit. Un comité scientifique spécialement constitué passera en revue tous les cirques qui s'installeront ou se produiront en Catalogne pendant la période de transition de deux ans. L'examen a les objectifs suivants :

- rédiger une expertise scientifique sur la souffrance et les traitements infligés à l'ensemble des espèces animales dans tous les cirques.

- déterminer les espèces domestiquées qui ne souffrent pas pendant leurs numéros de cirque afin que le parlement puisse éventuellement décider d'une exception pour elles. Le rapport réalisé selon des critères très rigoureux doit servir de base à une liste définitive des animaux sauvages et des espèces domestiquées qui doivent à l'avenir être exclues des numéros de cirque.

- réaliser une étude scientifique telle qu'il n'en existe aucune à ce jour. Elle fixera de nouveaux critères et ses résultats constitueront une référence susceptible de servir dans le monde entier - notamment dans les pays qui ont déjà interdit les animaux sauvages dans les cirques mais

n'ont encore émis aucune prescription pour les espèces domestiquées. La Catalogne joue ainsi de nouveau, c'est la deuxième fois, un rôle de pionnier en matière de législation de protection des animaux. La transposition et le contrôle de ladite législation suscitent l'intérêt du monde entier.

Un projet exemplaire pour le reste du monde

Bien sûr, de nombreux pays (la Suisse n'en fait malheureusement pas encore partie) ont aujourd'hui interdit les animaux sauvages dans les cirques - mais seulement les animaux sauvages. C'est notamment le cas dans 99 communes de Ca-

talogne. Mais avec la décision du parlement, la région espagnole franchit désormais un pas supplémentaire décisif. Lorsque les experts catalans auront fini leur travail sur les animaux de cirque domestiqués, les pays qui ont déjà interdit les animaux de cirque ou s'apprentent à le faire disposeront d'une garantie scientifique étendue aux animaux domestiqués qui rejette aussi l'utilisation d'animaux domestiques et utilitaires dans les numéros de cirque.

Le parlement reconnaît et prend ainsi en compte l'opinion des scientifiques, selon laquelle les animaux, domestiqués comme sauvages, souffrent dans les cirques où



La dignité des majestueux éléphants muselée par des accoutrements honteux.

ils sont exposés au stress qui entraîne de graves séquelles physiques et psychologiques.

Des pionniers ravis

La FFW et LIBERA! sont bien entendu ravies de la décision prise en Catalogne. «Nous attendons désormais avec impatience l'expertise», dit la présidente de la FFW Vera Weber. «Elle démontrera sans aucun doute que tous les animaux domestiqués souffrent lorsqu'ils sont enfermés dans un cirque et forcés à des comportements qui ne leur sont pas naturels ou à des activités qui ne respectent pas leurs besoins.

La suite est parfaitement logique: si les experts catalans viennent à conclure qu'aucune espèce domestiquée ne peut être exclue de la liste des animaux qui souffrent au cirque, aucun animal ne pourra être exempté des dispositions de la nouvelle loi. Les cirques de Catalogne – et on peut espérer par la suite ceux de multiples pays et régions –

n'auront donc plus aucun animal.

En ce sens, l'expertise va créer un précédent historique. «Il n'existe aucune étude correspondante dans le monde» confirme Leonardo Anselmi, porte-parole de la campagne CLAC et directeur de la section Europe du Sud et Amérique latine de la FFW. «En tant qu'activistes catalans défenseurs des animaux, nous avons conscience de jouer un rôle-clé dans la campagne mondiale pour les droits des animaux. En effet, la Catalogne crée un précédent. Si un rapport scientifique rédigé par des experts conclut que tous les animaux souffrent dans les cirques, c'est ce rapport qui fera autorité. Il prépare le chemin, des interdictions illogiques et injustes qui ne libèrent des cirques que les animaux sauvages aux interdits plus justes qui touchent tous les animaux. La nature ne fait aucune différence entre les animaux capables de souffrance et les autres; la loi ne devrait pas en faire elle non plus. Car tous les animaux sont capables de souffrance.

«Déception» du monde du cirque

On ne sera pas surpris d'apprendre que le monde du cirque dans son ensemble réagit négativement au décret de loi. Mais l'accord de l'agence catalane d'observation pour le bien-être des animaux ne laisse aucune possibilité de recours contre l'interdiction des animaux. C'est pourquoi les représentants des cirques ont refusé de participer à une table ronde réunissant des universitaires, des experts juridiques, des scientifiques et des protecteurs des animaux pour examiner les souffrances des animaux que les cirques transportent au-



Une tragique parade d'humiliation.



Comment peut-on s'asseoir ainsi sur le respect animal ?



(photos: zvg)

jourd'hui avec eux. Dès lors, ils reconnaissent ainsi indirectement que la seule issue possible est une interdiction totale des animaux au cirque.

«Une décision historique»

La presse internationale en revanche qualifie la décision d'«historique». La réalisation de l'expertise mettra fin au débat, nécessaire mais vain au vu de ses contradictions. L'étude montrera que les chiens, chats et chevaux souffrent eux aussi lorsqu'ils sont abusivement transformés en clowns et accessoires, même si une grande partie du public n'en a pas en-

core pris conscience. Dans le monde entier, des centaines de médias ont répandu la nouvelle de l'interdiction catalane des animaux de cirque et exprimé leur approbation, soulignant une fois encore le rôle exemplaire que joue la Catalogne en politique de protection des animaux.

Plusieurs pays qui interdisent déjà les animaux sauvages dans les cirques ont salué la décision. Quelques-uns ont même déjà fait savoir qu'ils allaient élargir leur interdiction dès que les résultats de l'étude catalane seraient disponibles pour s'y appuyer. ■

Refuge Equidad

Un cheval peut marcher sur trois pieds !

Un cheval avec une jambe cassée est-il condamné à mort? Non! Au refuge Equidad, nous avons réussi à réfuter cette idée reçue. Grâce à l'aide de vétérinaires et de scientifiques, Gretel, Vera et Vale sont les héroïnes, protagonistes et témoins de fabuleuses histoires.

■ Alejandra García

Mythes, légendes et histoires abondent concernant nos amis les animaux. Mais ils sont pourtant toujours victimes de nombreuses hérésies de la part de l'homme, au nombre desquelles figure l'opinion sclérosée qu'un cheval ayant une jambe cassée doit obligatoirement en être « délivré » par la mort.

Pourtant, chaque cas est différent, et doit être traité individuellement. Animal par animal, créature par créature. Aucune fracture n'est identique. Une chose est sûre : le pronostic n'est pas systématiquement bon pour toutes les fractures. Néanmoins, dans bien des cas, le cheval peut être sauvé. Même par une amputation! Trois histoires en attestent. Celles des héroïnes Gretel, Vera et Vale, qui nous enseignent jour après jour le véritable sens de la joie de vivre et d'une inflexible volonté de vivre.

Une vue bouleversante

L'appel est arrivé un matin de février. Une pouliche d'un quartier pauvre de Córdoba souffrait affreusement de son pied arrière gauche, dangereusement enflammé, nous indiqua notre vétérinaire, Madame Dr. Castillo. Le petit cheval âgé d'un mois appartenait à un « carrero », un

homme qui gagne sa maigre subsistance par l'exploitation des déchets. Ce propriétaire semblait toutefois dédaigner tout conseil vétérinaire. Le foyer de l'inflammation était selon toute vraisemblance une épine profondément enfoncée dans la tendre patte du jeune animal, que le carrero affirmait avoir retirée.

Sans hésiter, notre équipe partit chercher l'animal. La vue du poulain fendait le cœur. Il était debout, seul, parmi les ordures, grignotant épluchures, papiers et cartons. Pas étonnant que son ventre fût ballonné ; en même temps, on lui voyait toutes les côtes. Le pied enflammé, gonflé, était encore plus terrible à voir. De douleur et de faiblesse, le pauvre animal pouvait à peine tenir debout.

Temps d'agir

Au refuge Equidad, pas très loin de la capitale de la province argentine de Córdoba, la pouliche épuisée obtient tout d'abord de la nourriture en adéquation avec son âge. Sa blessure est lavée, désinfectée et soignée tous les jours. Au bout de trois jours, l'épine se montre soudain – à moitié pourrie! L'ancien propriétaire avait donc menti. Un bonheur que la pouliche ne soit plus chez lui ; nous n'osions même

pas imaginer ce dont sa mère était morte.

Mais pour l'heure, le temps n'était pas aux devinettes, mais à l'action. En dépit d'efforts intensifs, l'inflammation empirait. Le sabot était méconnaissable. Que pouvions-nous faire? Gretel – ainsi que nous l'avons baptisée – était encore si jeune... Nous voulions tout tenter : nous l'avons donc emmenée à la clinique vétérinaire de l'Université catholique de Córdoba. Là, les vétérinaires ont épuisé toutes les possibilités de traitement

médicamenteux. Nous devions pourtant prendre une décision radicale si nous voulions que Gretel reste en vie : amputer son pied...

Aide de l'Uruguay

Mais qui pouvait entreprendre une telle opération à Córdoba? Notre vétérinaire a fini par contacter le Dr. José Verocay, spécialiste des chevaux. Auteur de plus de 30 amputations réussies, il vit cependant en Uruguay. Viendrait-il en Argentine pour opérer Gretel? Nous l'avons



Gretel, la patiente sous anesthésie générale, est préparée pour l'opération.

contacté via Facebook, et lui avons dépeint le cas via WhatsApp. Miracle du projet technologique!

Finalement, le Dr. Verocay est venu à Córdoba. L'université nous a non seulement laissé sa salle d'opération, mais aussi autorisé plusieurs étudiants en dernier semestre à assister à l'opération. Pour leur plus grand avantage, car ils ont ainsi appris une intervention chirurgicale encore inédite à Córdoba. Ils ont aussi vu de leurs propres yeux qu'il ne fallait pas forcément « abandonner » un cheval qui a envie de vivre juste pour un pied cassé! Une chose en amène une autre

Aujourd'hui, même si elle est encore à la clinique, notre bébé se remet merveilleusement. Notre vétérinaire surveille sa convalescence avec

l'aide d'étudiants et d'enseignants de la faculté. Nous lui rendons visite toutes les semaines et admirons son inflexible volonté de vivre. Même si elle ne tient à présent plus que sur trois pieds, Gretel reste belle et digne, comme tous les animaux qui bravent les désagréments de la vie.

Gretel ne rentrera pas seule au refuge : à la clinique, elle a fait la connaissance d'un poulain né avec une légère malformation des jambes, Indio, un pur-sang conçu pour devenir cheval de course. Ses propriétaires l'avaient donc emmené à la clinique pour le faire opérer. Mais, insatisfaits du résultat, les propriétaires du petit étalon devenu « sans valeur » pour eux, voulaient le faire « éliminer »!

Sans valeur? Pour Gretel, c'est à présent un ami, un

compagnon et un réconfort! Indio est donc lui aussi resté en vie. Il n'a plus de problèmes maintenant, et il attend à la clinique de rentrer enfin à Equidad avec son inséparable amie Gretel.

Le rétablissement « insolite » de Vera

Souvenons-nous: les pronostics de notre vétérinaire et d'autres spécialistes concernant la fracture ouverte à une jambe arrière de ce cheval étaient sombres. On ne pouvait se risquer à une opération à la campagne; le transfert vers la clinique vétérinaire la plus proche, à plusieurs heures de route, était tout aussi peu faisable. Au moins, avec l'euthanasie, elle ne souffrirait plus. Mais nous ne voulions pas infliger ce destin à l'adorable pouliche que nous appelions déjà Vera. Exception faite de sa blessure, elle était en excellente santé, et n'avait que deux ans!

Nous avons trouvé un chirurgien vétérinaire, qui parcourut plus de 1 000 km depuis la province de Chaco pour venir jusqu'à nous. L'opération sous anesthésie générale fut longue – et réussie! Dès son réveil, Vera s'est rendu compte de la disparition d'une partie de sa jambe arrière gauche, mais très vite, elle a compris comment courir sur les trois qui lui restaient. Nous nous sommes occupés d'elle avec le plus grand soin, et nous avons même trouvé un spécialiste en mesure de lui fabriquer une prothèse.

Difficile de dire ce que ce rétablissement, qualifié de « miraculeux » par les vétérinaires également, signifie pour Vera et pour nous. Sa guérison est sans nul doute à attribuer à sa volonté de vivre et à sa nature joyeuse. Par sa manière ouverte, curieuse, Vera s'est rapidement liée d'amitié avec

d'autres animaux, dont Mery, un vieux poney éboueur fragile qui d'ordinaire préférerait la solitude.

Le caractère débonnaire et pondéré de Vera, sa confiance et sa joie de vivre communicative ne laissent personne indifférent. L'adorable pouliche avide de tendresse nous accompagne avec curiosité dans notre travail quotidien. Elle aime l'univers où elle évolue, et quand elle ressent des douleurs, elle le montre à peine. Quand vous lirez ces lignes, Vera devrait déjà porter la prothèse fabriquée spécialement pour elle à Buenos Aires et qui lui permettra d'avancer de nouveau sur quatre pieds, sans problème de colonne vertébrale ni autres complications. Nos efforts ont valu la peine. Vera les mérite, et nous sommes reconnaissants à la vie de nous avoir confié cette mission.

Nous pouvons aider

Par une nuit d'août, la police locale est venue nous chercher à la suite de la collision entre une moto et une pouliche. L'animal gisait sur la route, avec une fracture ouverte. Autrefois, on l'aurait directement tué! Mais l'opération réussie de Vera s'était ébruitée dans la région. Peu à peu, l'état d'esprit a évolué, et l'on s'est ainsi tourné vers nous pour que nous puissions essayer de sauver cet animal. Sur le lieu de l'accident, le conducteur et la moto étaient pratiquement intacts. Mais la petite pouliche étendue sur l'asphalte avait été durement frappée: double fracture à la patte! Les riverains ont apporté de l'eau et de la nourriture à l'animal blessé en attendant que nous le transportions avec toutes les précautions jusqu'au refuge Equidad pour éclipser et bander sa jambe blessée. Devant la gravité de la frac-



(photos: FFW)

ture, nous avons une nouvelle fois envisagé une amputation. Mais cette jeune pouliche, que nous avons baptisée Vale, devait-elle vraiment être à jamais stigmatisée ?

«Tout ira bien !»

C'est alors que le docteur Castillo nous donna un espoir : la jambe pourrait vraisemblablement être sauvée ! Nous ne pourrions jamais assez remercier Madame Castillo pour son amour attentionné des animaux et pour sa bonne volonté à répondre à tout moment à nos appels. Une nouvelle fois, nous avons mis le cap sur la clinique vétérinaire de l'Université catholique de Córdoba. Cette fois, la solution semblait être une opération avec des vis. Et de nouveau, les étudiants en dernier semestre ont assisté à l'opération, première intervention orthopédique sur un cheval dans cette clinique. Ces futurs vétérinaires apprenaient

ainsi de nouvelles aptitudes tout en prenant conscience qu'un cheval blessé peut continuer à vivre.

Comme Vale est brave, fière, belle, et pleine de vie ! Son caractère a indéniablement contribué de façon décisive à sa guérison. Toutefois, le succès durable de l'intervention n'est pas encore assuré ; mais la jeune pouliche se remet bien. Durant la brève période qu'elle a passée au refuge avant que nous l'amenions à la clinique, Vale a conquis nos cœurs. Ainsi que celui de Vera, qui venait tous les jours dans son box et baissait la tête vers elle comme pour lui dire : «Ne t'inquiète pas, tout ira bien !»

Aller de l'avant

Mais il est dès à présent clair que Gretel, Vera et Vale ne pourront pas vivre avec les autres chevaux du refuge. Elles seront limitées pour s'imposer dans la hiérarchie



La robe de Vera respire la santé !

du groupe et pourraient être blessées. Nous sommes donc en train de créer à Equidad une zone où des chevaux handicapés pourront vivre ensemble avec beaucoup de liberté de mouvement et en

toute sécurité. Bientôt, Gretel, Vale et Indio pourront revenir au refuge Equidad où Vera les attend déjà ! Ces chevaux à l'histoire très particulière seront sans nul doute heureux ensemble.



La patte arrière droite de Vale a pu être sauvée.

Sanctuaire

L'histoire de Vera, évoquée dans notre dernier numéro (JFW 112), nous a valu quelques courriers de lecteurs critiquant la façon dont nous avons agi dans le cas de la jeune pouliche blessée. Selon eux, il aurait mieux valu l'« endormir ». Nous aimerions leur répondre brièvement.

Les critères qui règnent au refuge Equidad diffèrent de ceux de la vie purement économique, où seul compte le profit. Nous avons en effet pour but de libérer les chevaux exploités et éreintés d'un travail impitoyable et, selon les cas, soit de leur trouver un foyer chez des gens aimant les chevaux, soit de les accueillir à vie au refuge Equidad. A tout le moins, il s'agit pour nous de leur offrir encore un temps de repos, de paix, de sécurité et de bien-être.

Endormir la pouliche Vera en pleine santé, avide de vivre et âgée de seulement deux ans aurait été synonyme de crime pour toute l'équipe d'Equidad, et aucun d'entre nous ne s'y serait prêté. Vera nous a montré par de nombreux signes qu'elle voulait vivre et qu'elle était heureuse au refuge avec ses congénères. Elle s'habituerait à son handicap, comme le font si bien les animaux, et ceci d'autant mieux dans un sanctuaire comme Equidad où jamais personne ne la brusquera ou exigera d'elle le moindre effort.

Voilà comment nous voyons l'avenir de Vera à Equidad. C'est une chance que nous voulons lui donner. **FONDATION FRANZ WEBER**



Pour le salut de l'éléphant d'Afrique

La Fondation Franz Weber mène avec son équipe de collaborateurs engagés, des campagnes efficaces et souvent révolutionnaires pour préserver les animaux de traitements cruels et pour protéger la nature de la destruction.

Les années 2015 et 2016 sont déterminantes dans la protection de l'éléphant d'Afrique notamment. La Fondation Franz Weber est active sur le terrain pour lutter contre le braconnage. Elle l'est aussi au niveau politique : pour convaincre les décideurs que seule une interdiction claire et catégorique du commerce de l'ivoire pourra sauver les éléphants de l'extinction.

Restez à nos côtés, soutenez-nous !

Pour en savoir plus : www.ffw.ch

Franz Weber Territory

La clôture des frontières

Notre refuge pour les chevaux sauvages du Nord de l'Australie, le Franz Weber Territory, est immense. Si vaste qu'il ne vaut pas la peine de revenir tous les soirs à la ferme et au ranch pour réparer la clôture. Au campement, on vit à l'heure du bush australien, on goûte le calme et des rencontres extraordinaires.

■ Sam Forwood

La clôture à la frontière nord du Franz Weber Territory s'étend vers l'est sur 26 kilomètres environ à partir de la commune frontalière de Pine Creek. Au début de cette année, nous avons chargé une entreprise locale de réparer ou de remplacer les huit kilomètres de clôture les plus proches du village – une portion mise à particulièrement rude épreuve par les incendies et les inondations. Les 18 kilomètres restants exigeaient uniquement les habituelles remises en état annuelles.

C'est pourquoi en juin, nous avons décidé, mon fils Hamish (16 ans) et moi de réparer nous-mêmes cette portion de clôture. En Australie, juin est un mois d'hiver et une saison agréable pour les travaux extérieurs; l'air est sec avec des températures de 9 degrés la nuit et jusqu'à 32 degrés aux plus fortes chaleurs. Hamish, en vacances, était venu de son internat de Darwin. Nous voulions camper sur place, sur la colline de Cullen Hill, juste devant notre frontière et à 17 kilomètres du ranch de Bonrook et des enclos. La colline n'est en fait qu'une aspérité de roches granitiques, tout près de la rivière Cullen. Cette dernière ne coule pas en cette saison, mais forme une suite de

mares et d'étangs du plus charmant effet. Elle ne redevient rivière qu'avec la saison des pluies, à partir de novembre.

À l'heure du bush australien

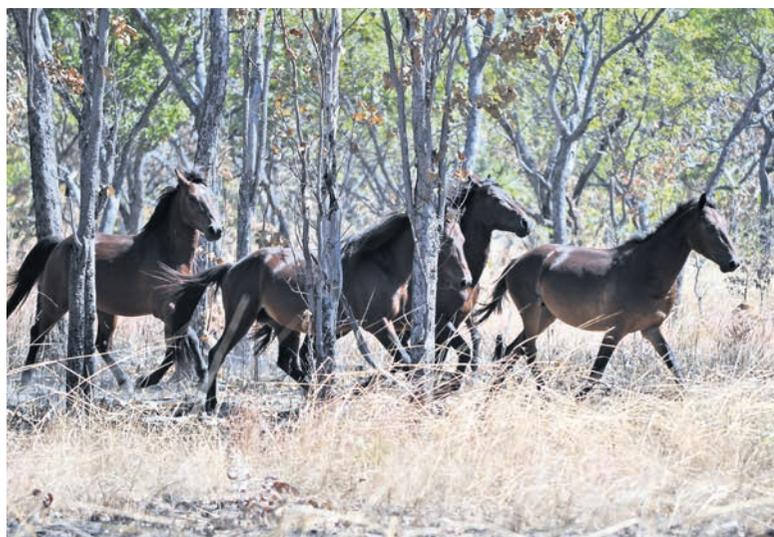
Avec Hamish, nous avons passé une journée à installer notre camp de piquets, toiles, moustiquaires, cuisine de campagne et foyer. Nous avons emporté des bidons d'eau, une grande caisse de ravitaillement alimentaire, et même un petit frigo alimenté par une batterie de voiture. Nous disposons également d'un téléphone satellite en cas d'urgence. C'est ainsi que nous avons passé quatre nuits dehors et avons travaillé tous les jours à la clôture avec un véhicule tout-terrain. Tout ce temps, nous n'avons pas vu âme qui vive, nous n'avons pas entendu la moindre sonnerie de téléphone, ni le moindre véhicule automobile. Notre emploi du temps n'était plus rythmé par Internet, ni par les médias sociaux ou la télévision. Ni même par l'heure. Uniquement par le jour et la nuit. Nous vivions à l'heure du bush australien.

Chaque jour, nous avons entrepris les réparations nécessaires à la portion suivante de clôture.



Une fois, j'étais en train de tendre des fils de fer lorsque je sens brusquement dans mon dos des regards braqués sur moi. Avec une infinie prudence, je jette un coup d'œil furtif par-dessus mon épaule, et j'aperçois un petit groupe de brumbies, quatre ou cinq peut-être, qui me regardent

fixement à une centaine de mètres. C'étaient des «bachelors» (célibataires), de jeunes étalons chassés par les étalons régnants de grands groupements familiaux. Ils sont restés un bon moment, ils se tenaient simplement là, sans gratter la terre ni s'ébrouer comme le ferait tout étalon



Tantôt curieux, tantôt timides : jeunes brumbies (chevaux sauvages) de Bonrook



La clôture à la frontière nord de Bonrook et le camp de Sam et Hamish (photos: Sam Forwood)

adulte. Avec le manque d'assurance de la jeunesse, ils n'ont pas trouvé le courage de s'approcher. Leur poil luisant, châtain à brun foncé, en témoignait: ils sont en bonne santé et pleins de vitalité. Lorsque nous sommes partis, eux aussi ont repris leur route.

Léviathans

Presque tous les jours, alors que nous avançons nos réparations, nous avons aussi observé un groupe de buffles d'eau. Un troupeau d'une vingtaine de femelles et de petits, ainsi que quelques jeunes mâles, qui avait visiblement élu domicile non loin de notre campement. Nous n'avons repéré aucun mâle plus âgé, ce qui vaut mieux car ces bêtes énormes peuvent être dangereuses. Ces animaux impressionnants ont sans doute pénétré sur le Franz Weber Territory par une clôture abattue

pendant la dernière saison des pluies, en longeant le Cullen River à la recherche d'un refuge – qu'ils ont trouvé. Les buffles d'eau se déplacent le plus souvent en groupe compact, toujours en mouvement et en bousculant les animaux qu'ils croisent. Mais lorsqu'ils font halte et vous regardent fixement, ils restent parfaitement immobiles et n'agitent même pas une oreille. Avec la chaleur printanière de plus en plus forte et les premières averses, signes avant-coureurs de la mousson, ils courent littéralement derrière l'orage car, comme leur nom de buffles d'eau l'indique, ils aspirent en permanence à trouver de l'eau – et de la boue où se vautrer.

Nous avons aussi rencontré quelques mâles très âgés redevenus sauvages après avoir été chassés des troupeaux par de plus jeunes, qui passaient leurs vieux jours en proscrits, seuls ou en petits groupes. Mieux vaut ne pas croiser la route de ces léviathans du monde sauvage: nombre d'entre eux sont souvent de mauvais poil et plutôt irascibles.

Hurlements de dingos dans le silence

Pendant notre séjour, nous avons aperçu un nombre considérable de beaux troupeaux de brumbies. Si certains groupes se sont approchés pour nous observer avec curiosité, d'autres filaient aussitôt dans un galop de tonnerre. C'est toujours le cheval de tête – jument ou étalon – qui détermine si le groupe nous considère comme un danger ou non. Tous les chevaux étaient en parfaite santé et bon nombre de juments avaient l'air de porter. Je suis toujours aussi stupéfait de les voir traverser les broussailles les plus denses sans la

moindre éraflure et de constater avec quel pied sûr et léger ils se déplacent sur les terrains les plus rudes.

Les nuits étaient très calmes à notre campement solitaire de Cullen-Hill. Dès que la légère brise s'apaisait en fin d'après-midi, tout était silencieux et, avec la tombée de la nuit, on n'entendait plus aucun bruit. Nous avons évité de troubler ce silence avec de la musique ou tout autre bruit. Ce calme absolu-là est plus vieux que toute éternité...

Mais une nuit avant l'aube – il était quatre heures environ –, un dingo a commencé à hurler en bas de la colline. Il descendait la rivière vers le sud et hurlait à des intervalles de dix minutes environ. C'était sans aucun doute le mâle alpha. Une meute qui comptait aussi des petits lui répondait. Elle le suivait à une certaine distance le long du fleuve, il était probablement leur guide. J'avais emmené Cross, mon grand chien de berger, qui dormait près du feu. Lorsqu'il a entendu le dingo hurler, il a grondé doucement, sans se faire entendre du dingo mais juste pour nous faire savoir à Hamish et moi qu'il veillait.

Matière à légende

Un soir, nous avons trouvé un Bandy bandy au campement.

Cette espèce de python aux rayures brunes et blanches caractéristiques est inoffensive; il mesurait un mètre de long environ. Nous l'avons regardé tourner en passant près du camp et monter la colline derrière nous. Nous n'avions aucune raison d'interrompre son voyage.

Avec Hamish, nous avons aussi pris le temps de monter à nouveau, pour la première fois depuis quelques années, sur la colline de Cullen. Au sommet se trouve un repère en acier pour point de triangulation, destiné à l'arpentage. Rouillé, branlant et tordu, il se tient là et a déjà bravé Dieu sait combien de feux de bush, coups de foudre et tempêtes subtropicales.

Fatigués et mûrs pour une bonne douche, nous avons fini par revenir à la maison. Chez nous, au homestead et au ranch de Bonrook. La clôture est désormais en parfait état. Tout va bien, aucun déboire, aucune panne.

Deux semaines plus tard, l'internat de Hamish à Darwin m'a appelé. J'ai alors appris que les récits de mon fils sur nos aventures au bord du Cullen River faisaient le tour des classes, se racontaient dans les dortoirs et prenaient de plus en plus le caractère de légendes. ■



Bandy bandy, un serpent australien plutôt inoffensif mais néanmoins légèrement vénéux.

Le végétarisme – Une décision écologique et humaine

■ Anna Zangger



J'ai toujours fait partie de ces gens « raisonnables », de ceux qui prétendent que l'homme est omnivore et qu'il doit donc, pour maintenir son équilibre vital, se nourrir de viande. J'ai pensé pendant longtemps que les végétariens étaient des gens un peu bizarres, qui allaient à l'encontre de l'ordre naturel et devaient forcément souffrir de graves carences.

Mais, depuis plusieurs années déjà, je ressentais un certain malaise, je m'interrogeais. J'étais de plus en plus engagée pour la protection de l'environnement et des animaux. J'étais persuadée que ces derniers devaient être dotés de sentiments, et ressentait forcément la douleur. A l'heure du repas toutefois, mes doutes s'envolaient.

En commençant à travailler pour la Fondation Franz Weber en février 2014, j'ai sou-

dain eu accès à une information que je n'avais pas spontanément cherchée. J'ai réalisé que je ne pouvais pas continuer à fermer les yeux, volontairement qui plus est.

Premièrement, l'élevage industriel est extrêmement nocif pour l'environnement. Il produit près de 15% des gaz à effet de serre, soit plus que l'ensemble des transports humains. Il provoque 80% de la déforestation de l'Amazonie. En outre, la production d'aliments pour les animaux d'élevage est une véritable catastrophe sociale : comment justifier que des millions de personnes meurent de faim chaque année, alors que des champs entiers sont exclusivement consacrés à nourrir des bovins, eux-mêmes consommés par ceux qui ont bien assez à manger ?

Le désastre environnemental ne s'arrête pas là. Les éle-

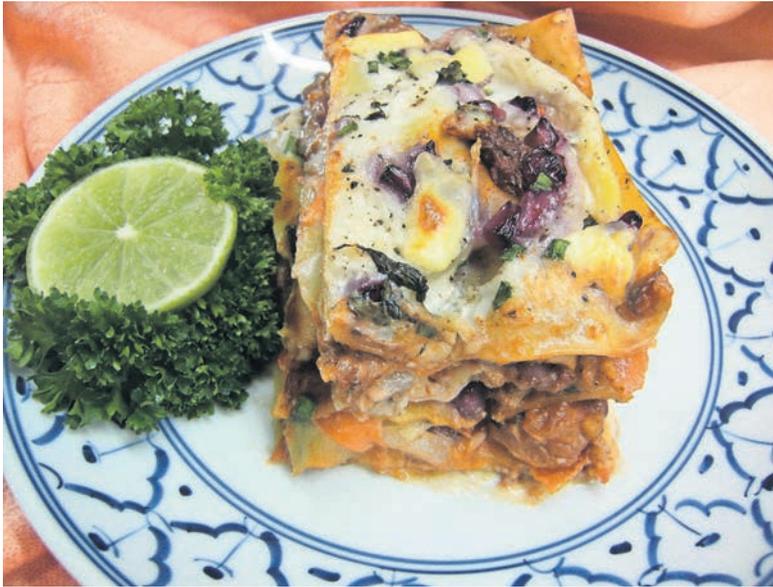
vages provoquent des pollutions effroyables des sols et de l'eau: des tonnes de pesticides sont utilisées pour produire la nourriture des animaux d'élevage, les centres d'élevage rejettent une quantité astronomique de déchets organiques, qui finissent très souvent dans la nature, par manque de moyens de gestion. Des nappes phréatiques sont contaminées. Des terrains agricoles deviennent inutilisables.

D'après un rapport de l'ONU de 2010, « l'élevage fait partie des secteurs les plus destructeurs de la planète, accentuant notamment la raréfaction des ressources en eau et contribuant, entre autres choses, à la contamination de l'eau avec des déchets animaux, des antibiotiques et hormones, des produits chimiques provenant des tanneries, des engrais et des pes-

ticides chimiques pulvérisés dans les cultures vivrières ». ¹ En second lieu, il est désormais évident que les animaux souffrent atrocement dans des élevages industriels.

Les porcs et les poulets sont entassés par milliers, dans des espaces trop étroits, sans lumière, insalubres, irrespirables. Les bovins sont enfermés dans des enclos minuscules, ils sont engraisés, sont totalement immobilisés. Ils subissent un stress intense tout au long de leur existence, puis durant le transport et, finalement, l'abattage. L'abattage est souvent loin d'être un acte rapide et « indolore », comme le prétendent les éleveurs. Les animaux sont empêchés d'exercer leurs comportements naturels les plus élémentaires ; les veaux sont par exemple arrachés aux vaches, dès la naissance. Ils sont écornés. Les becs des poussins sont arrachés, tout comme les dents des porcs. A cet enfer s'ajoute une alimentation totalement inadaptée : on mélange antibiotiques et hormones aux fourrages, des farines animales aux rations d'herbivores, on provoque des carences pour obtenir la « bonne couleur » de viande...

La production de poissons et fruits de mer est tout aussi catastrophique, si pas plus terrible encore. Les poissons sont empoisonnés par les métaux lourds qui polluent les mers. La surpêche vide et détruit les océans², les « bycatches » (prises involontaires) déciment des espèces en voie de disparition, pourtant protégées.



Ces souffrances et aberrations ont provoqué en moi un sentiment de révolte. La question est profonde, presque philosophique : de quel droit peut-on infliger cela à un autre être vivant ? L'espèce humaine se croit-elle vraiment si supérieure ? Comment peut-on voir à si court terme ?

Manger de la viande, dans les quantités actuellement usuelles à tout le moins, n'a par ailleurs rien de sain. Récemment, la Commission fédérale de l'alimentation s'est prononcée clairement à ce sujet : la consommation régulière de viande est très néfaste pour la santé³. Selon les experts de la Commission, l'on devrait manger au plus 170

grammes de viande rouge par semaine. Or, qui peut prétendre se limiter à cette quantité ? En réalité, en Suisse, beaucoup consomment de la viande rouge, du porc ou du poulet jusqu'à deux fois par jour. Et c'est sans parler de la qualité de cette viande, produite dans les conditions exposées plus haut...

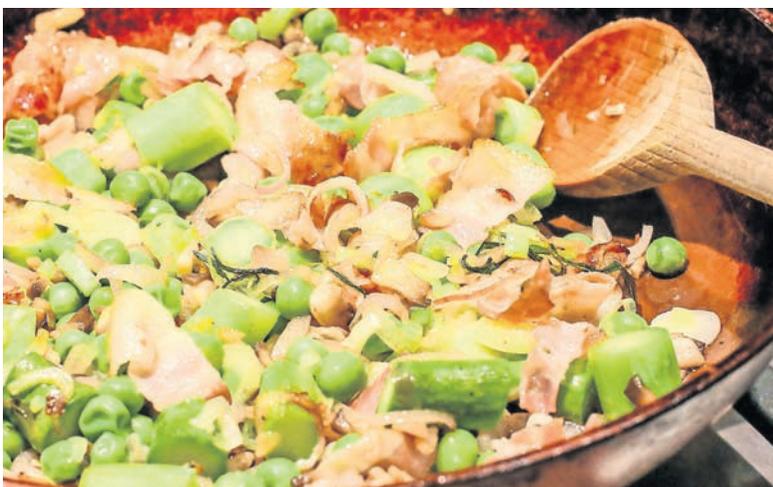
La viande n'est donc ni bonne pour la santé, ni durable, ni humaine. Pour la première fois, j'ai pris conscience qu'aucun de mes arguments contre le végétarisme ne tenait la route. Le manque de protéines ? Aujourd'hui, il est reconnu que ce régime n'induit en principe pas de carences, et que les végétariens sont même globalement

en meilleure santé que les personnes qui se nourrissent de viande⁴. En Suisse au moins, les animaux sont bien traités ? Si le label « Bio » existe, imposant des standards d'élevage minimaux qui paraissent pourtant évidents⁵, c'est bien parce que la vaste majorité de la viande suisse n'est pas produite selon des normes acceptables...

Mais voilà que les aprioris sociaux s'en sont mêlés. En famille, à l'école, entre amis, au travail – notre quotidien nous enseigne depuis la plus tendre enfance qu'il est normal, voire indispensable, de manger de la viande à chaque repas. En Suisse romande tout particulièrement, les végétariens sont considérés comme des écolos « bouffeurs de graines » aux mœurs étranges. Si l'on ose exprimer un doute sur le bien-fondé – moral ou écologique – de la consommation d'animaux, on est immédiatement catalogué comme un idéaliste, rêveur amoureux de la nature, pas très raisonnable, au fond. Quoi qu'il en soit, le végétarisme ne laisse pas indifférent. Au début, en discutant avec mes proches de ma volonté de ne plus consommer de viande, j'ai souvent rencontré des réactions catégoriques. Certains rejetaient d'emblée l'idée. D'autres, au contraire, me félicitaient de ma décision « courageuse », tellement inimaginable pour eux. Cette émotion que suscite un simple régime alimentaire est étrange... Mon étonnement grandissait encore lorsque ces personnes refusaient d'en savoir plus, en particulier concernant les méthodes d'élevage et d'abattage. Si ces descriptions sont à ce point insoutenables, pourquoi continuer à manger des animaux ? Avec le temps, ils s'y sont fait. La curiosité l'a emporté sur les stéréotypes. Aujourd'hui, ils

m'interrogent plus qu'ils ne me jugent. Et je leur réponds ceci : si je ne mange plus d'animaux c'est d'abord parce que je souhaite protéger l'environnement et les animaux. Je rejette l'idée de participer à la pollution de notre planète, de faire souffrir des êtres vivants en raison de mes choix alimentaires. Au-delà de motivations écologistes, je refuse de manger n'importe quoi. J'ai vu mon grand-père, carnivore invétéré, mourir d'un cancer de la prostate. Je sais aujourd'hui que de nombreuses études scientifiques établissent un lien direct entre cette maladie, le développement de cancers en général, et la consommation de viande⁶. Je ne veux plus ingurgiter d'antibiotiques ou de métaux lourds. A notre époque, dans notre région du monde, nous avons le choix de notre alimentation. Profitons-en !

Nous sommes effectivement des omnivores. Mais, finalement, ce n'est pas parce que l'on peut manger de la viande que l'on doit le faire.



photos: DR

1. UN (2010), Rearing Cattle Produces More Greenhouse Gases than Driving Cars.
2. <http://theblackfish.org/about/>
3. http://www.letemps.ch/Page/Uuid/b2dc1ab6-68d8-11e4-9336-64010dd617df/Les_Suisses_mangent_trop_de_v viande_ils_mettent_leur_santé_en_péril
4. Avantages et désavantages d'une alimentation végétarienne pour la santé - Rapport des experts de la Commission fédérale de l'alimentation. (<http://www.blv.admin.ch/themen/04679/05065/05103/index.html?lang=fr>)
5. <http://www.bio-suisse.ch/fr/viande.php>
6. Voir notamment : T. Colin CAMPBELL and Thomas M. CAMPBELL II, The China Study, Dallas 2006, pp. 177ss.

En mémoire de Fritz Kreis (6.8.1938 – 3.7.2015)

Judith Weber

Une enfance heureuse

Karl Friedrich (Fritz) Kreis vient au monde à Emmenbrücke (canton de Lucerne) le 6 août 1938, attendu avec impatience par ses deux sœurs aînées, Judith (6 ans) et Eleonore (3 ans). Fritz passe avec elles une enfance heureuse, dans la sécurité d'une famille traditionnelle.

Pendant les années de guerre et d'après-guerre, les enfants sont mis à contribution chez des amis de leurs parents dans la merveilleuse ferme du Meierhof, à Sempach. Le petit Fritz et ses sœurs se voient ainsi confier la responsabilité d'une ribambelle de poules, oies, canards et pigeons. Fritz s'occupe avec dévouement des lapins et de Lux, le grand chien de ferme. L'amour des enfants Kreis pour les animaux trouve ici ses racines.

À la maison – leur père Max est stationné à la frontière –, leur mère Emmi, toujours forte, gaie et chaleureuse, veille sévèrement aux progrès de ses enfants à l'école. Les résultats de Fritz, plutôt rêveur, sont un thème sensible au début de sa scolarité.

Années d'apprentissage et de voyage

Plus tard se révèlent son don pour les langues, sa serviabilité innée et son contact facile avec les gens. Diplômé de l'école hôtelière de Lucerne, il poursuit ses études dans le tourisme et les langues. Ses années de formation et son évolution professionnelle le mènent en Italie, en Espagne et en Angleterre, à Panama et au Pérou, à La Barbade, aux Bermudes et au Mexique. Là, il rencontre en 1976 la jeune Mexicaine Eli, qu'il épouse six mois plus tard. Ensemble ils se rendent à Laguna Hills, près de Los Angeles (États-Unis), où Fritz devient directeur d'un hôtel de luxe de 350 chambres. Fritz



et Eli se séparent en amitié après 7 ans d'une union restée sans enfant.

En Suisse – nous sommes en octobre 1983 –, Franz Weber, menant une campagne sans précédent, vient de sauver du déclin le célèbre grand hôtel Giessbach, à Brienz. Par le fruit du hasard, son épouse est Judith, la sœur de Fritz Kreis! Quoi de plus naturel alors pour lui que de demander à son beau-frère Fritz Kreis, hôtelier mondain, très compétent et parlant cinq langues, de prendre la direction du domaine de Giessbach. Fritz n'émet aucune réticence, heureux de revenir en Suisse après de longues années à l'étranger.

L'œuvre d'une vie

Giessbach ne le lâchera plus. Refaire de l'historique site hôtelier abandonné et réduit au silence une entreprise animée et florissante devient littéralement l'œuvre de sa vie. Sa collaboration avec la famille Weber, notamment sa sœur Judith, qui dirige les travaux d'aménagement intérieur de Giessbach, et sa nièce Vera, qui dès l'âge de 13 ans apporte son aide sur

tous les fronts au grand hôtel, d'abord par jeu, puis très sérieusement, se révèle productive et merveilleusement harmonieuse.

«Enfant», raconte aujourd'hui Vera Weber, «on m'a permis d'observer comment Fritz dirigeait paisiblement et équitablement une grande équipe de collaborateurs, comment il leur communiquait l'amour de Giessbach et conduisait ainsi l'ensemble au succès. Il avait toujours une oreille attentive; il se montrait toujours compréhensif dans les situations particulières, il avait toujours une solution prête. Et je sentais la profonde sympathie respectueuse que lui rendait son équipe. Pour moi, Fritz était un exemple et un modèle d'humanité. Et comme nous avons ri ensemble!»

Adieu

À l'automne 2002, après 19 ans d'une ascension ininterrompue à Giessbach, Fritz Kreis confia l'entreprise à son jeune successeur Matthias Kögl. Il lui fut accordé 13 années de retraite heureuse. Pour nous, 13 années riches et précieuses où Fritz se révéla un bénévole irremplaçable de la Fondation à Montreux. Un repère apaisant en toute situation. Un ami indéfectible. Prêt à s'engager jour et nuit. Témoignant d'une bonté et d'une circonspection prévoyantes, toujours soucieux du bien-être de ses congénères. Toujours là aussi pour les animaux de son environnement. Toujours là pour les autres, et toujours là pour nous.

Clarens, 31 juillet 2015

Avec gratitude :
Grandhôtel Giessbach, Brienz
Fondation Franz Weber
Familles Weber-Kreis et
Hebeisen-Kreis

Grandhôtel Giessbach

Le cadeau de Franz Weber au peuple suisse

■ Judith Weber

Enfin quelques jours de calme et de recueillement. Avec pour lecture «La Montagne magique» de Thomas Mann, à la lueur du soleil de l'après-midi sur la terrasse du Grandhôtel Giessbach. Agréable moment. Mais voilà que mon ouvrage me tombe des mains; impossible de détourner mon regard de ce paysage... Rien, absolument rien de comparable! Devant moi le lac de Brienz dans l'éclat d'une brume dorée, bordé de la chaîne montagneuse du Rothorn, rosée et aussi régulièrement dentelée que si elle avait été dessinée par une main d'enfant... Sur les côtés, les flots argentés du Giessbach et à l'arrière-plan, la forêt en pente haute avec en son centre, comme enchâssée dans un écrin de velours vert, la perle de l'Oberland bernois: le «château de conte de fées» de Giessbach et toutes ses dépendances. Toute la beauté de la nature et de la création humaine dans une symbiose telle qu'il ne saurait en exister de plus parfaite.

Le peuple suisse sait-il encore que nous devons ce cadeau à Franz Weber? C'est grâce à son engagement que ce conte de fées peut encore aujourd'hui être vécu, que ce joyau, ce coin unique de mère-patrie nous est conservé, intact, indemne et vi-

vant! Qu'il nous appartient et reste ouvert à tous! Qui se souvient aujourd'hui que Giessbach abrita des soldats pendant la Seconde Guerre mondiale? Que des bruits coururent même que certains voulaient faire sauter cette «vieille baraque de luxe» dans le cadre d'un «exercice»? Qui se rappelle encore que Franz Weber, par le biais de son initiative «Démocratie dans la construction des routes nationales» au début des années 70, sauva, une première fois, cet hôtel historique en empêchant son ensevelissement sous un gigantesque viaduc de la N8 alors en construction? Car Giessbach, c'était depuis toujours pour Franz Weber l'incarnation de la beauté et de la patrie. Il le savait: si jamais un grave danger devait menacer Giessbach, d'une manière ou d'une autre, il volerait au secours de ce trésor sans égal de l'Oberland bernois.

L'appel au secours arriva. Au début des années 80, Giessbach était voué à la démolition et à céder place à un «chalet jumbo» de béton et de bois des plus hideux! Franz Weber n'hésita pas une seconde. Il lança sa deuxième opération de sauvetage, la campagne «Giessbach au Peuple suisse». C'est avec gratitude et émerveillement qu'il jette aujourd'hui un regard ré-

trospectif sur l'accueil enthousiaste rencontré par son action, à travers la Suisse toute entière et même au-delà des frontières. Et sur un établissement des plus somp-

teux, devenu désormais un incontournable dans le paysage suisse des hôtels historiques: Notre Grandhôtel Giessbach. Franz Weber, nous te remercions. ■

Chers hôtes de Giessbach,

Quel été avons-nous eu! De belles et chaudes journées et de nombreux hôtes venus trouver chez nous à la fois fraîcheur et chaleur, calme, repos et activité, admirer les nouvelles illuminations des chutes du Giessbach, ainsi subtilement mises en valeur le soir venu, apprécier les succulentes expériences culinaires du Chef invité Rolf Caviezel au restaurant gastronomique Le Tapis Rouge... C'est avec reconnaissance et de délectables souvenirs que nous faisons nos adieux à Monsieur Caviezel et à sa superbe symphonie d'œuvres végétariennes-végétaliennes, enchanteresses pour nos cinq sens.

Nous pouvons donc être satisfaits de cette saison estivale des plus réussies. Mais un directeur d'hôtel ne doit et ne peut jamais être totalement satisfait lorsqu'il aspire à toujours développer et améliorer au plus haut niveau la qualité de l'offre et du service qu'il propose. La saison n'est cependant pas encore tout à fait finie! Aux éclatantes journées d'été succèdent à présent celles de l'automne à Giessbach et ses offres spéciales.

Venez profiter de cette saison si riche de couleurs chatoyantes, vous émerveiller devant des paysages à couper le souffle, vous ressourcer en dégustant nos spécialités culinaires automnales après une inoubliable excursion - à tarif préférentiel... Venez nous rendre visite en octobre, apprécier la richesse unique du buffet de petit-déjeuner du Giessbach, le trajet gratuit avec notre funiculaire historique, l'entrée gratuite à l'écomusée de Ballenberg, l'aller-retour sur le lac de Brienz ou avec le Brienz-Rothorn-Bahn sur le Rothorn de Brienz...



Nous nous réjouissons de vous accueillir!

Roman Codina, Directeur du Grandhôtel Giessbach



Grandhotel Giessbach

BRIENZERSEE

UN MONDE À PART

Giessbach - Offre d'automne

3 nuits en chambre double selon les disponibilités

Le somptueux buffet de petit-déjeuner Giessbach

Trajets gratuits sur notre funiculaire historique

Une entrée au musée en plein air de Ballenberg

Un aller-retour sur le lac de Brienz avec un bateau de la BLS

Un aller-retour en train à vapeur au Rothorn de Brienz

de CHF 375 au lieu de CHF 525 par personne

Valable jusqu'au 25 oct. 2015. Prix du séjour en chambre double selon disponibilités, taxe de séjour non incluse.



GRANDHOTEL GIESSBACH

CH-3855 Brienz Tél. +41 (0)33 952 25 25 Fax +41 (0)33 952 25 30
grandhotel@giessbach.ch www.giessbach.ch

swiss
historic
hotels